

» dont le visage se baigne des larmes que lui
 » a causé l'envieux, ainsi l'eau paroît jalou-
 » se de la pierre qui la recèle, & la coupe à son
 » tour paroît porter envie à cette eau limpide;
 » mais rien ne peut être comparé à celle qui
 » jaillit de mon sein, & s'élançe en bouillon-
 » nant dans les airs, que la main généreuse de
 » Mahomad; il est plus libéral qu'un lion n'est
 » fort & vaillant. »

Les murailles de cette cour sont couvertes d'ouvrages moulés & de quelques inscriptions courtes, & souvent répétées, qu'on pourroit appeller les *Litanies du Mahométisme* (*), comme « il n'y a pas d'autre vainqueur que Dieu :
 » j'espère en Dieu : louange à Dieu pour le
 » bien de la secte, &c. »

De la cour des Lions on entre dans trois salles : les principales sont celles qu'on nomme *Las dos Hermanas*, ou les deux sœurs, & celle dite salle des *Abencerrages*. La première est ainsi appelée, à cause de deux pièces de marbre blanc, longues de plus d'une toise, & larges à proportion, dont le sol est couvert. Le plafond est dans le même genre de travail, & l'on pourroit dire du même ordre d'architecture que les petites coupoles de la cour. Il se termine en pointe par degrés, & il est couvert d'un ouvrage

(*) Le nom de *Litanies* paroît convenir à certaines prières des Arabes : l'un d'eux dit à haute voix, « il n'y a pas d'autre
 » Dieu que Dieu, » la troupe répond, « louange à Dieu. » Celui-là reprend, « il est grand, » & le répons est toujours, « louange à Dieu. » C'est ainsi qu'ils repassent tous les attributs de la divinité.

si délicat , qu'il a dû exercer la patience de l'ouvrier le plus intrépide ; son effet est admirable. On lit sur la bordure de la muraille , qui est vers le nord : « un regne durable , » l'estime & l'aide de Dieu à mon maître ; il » n'y a pas d'autre vainqueur que Dieu. »

A l'entrée de la salle est une inscription assez poétique :

« Le jardin qui est là te donne la vie. L'har-
 » monie qui sort de ses halliers se joint au par-
 » fum des fleurs pour enchanter l'ame. Et toi ,
 » vase charmant qui l'embellis , tu seras com-
 » paré à un roi paré de chaînes d'or & de
 » de couronnes. »

Cette inscription fait l'éloge du jardin nommé *Lindaraxa* , où donnent les fenêtres de la salle ; mais il a perdu ses attraits par le peu de soin qu'on en a pris , il est encore orné de sa jolie fontaine.

Dans deux cercles qui sont à droite de l'entrée de cette même salle , on lit l'inscription suivante , qui est pleine d'élégance , de goût & de poésie.

« Je suis un verger de plaisir , un composé
 » de tous les attraits ; l'agrément & les graces
 » ont fait de moi leur dépôt. Il n'existe pas
 » d'ouvrage qui puisse me disputer la beauté ;
 » d'un seul regard on peut juger quelles sont
 » mes délices. Un cœur reposé ne peut trou-
 » ver une fraîcheur plus douce que la mienne ;
 » je renferme une alcove précieuse , dont la
 » fin & les principes sont purs. Le signe seul
 » des jumeaux peut donner l'idée de la par-
 » faite symétrie de mon travail ; la lune du

„ firmament me donne aussi un lustre confi-
 „ dérable , & par lequel les belles dames sont
 „ de mon domaine. Si l'astre du jour s'arrê-
 „ toit dans son cours , pour jouir de la vue
 „ de mes charmes , il ne faudroit pas s'en
 „ étonner. Simple appartement que je suis ,
 „ tout ce qui est beau peut recevoir de moi
 „ de nouveaux attraits , & celui qui me con-
 „ sidere , peut le faire sans fatigue ; car je lui
 „ offre un siege de volupté. Je suis aussi orné de
 „ piliers blancs & de grand prix , dont la
 „ forme est svelte & délicate ; l'ombre qu'ils
 „ jettent peut se comparer à la lumiere , &
 „ ils sont couverts de marguerites sans égales.
 „ Celui qui m'édifia ne peut trouver son sem-
 „ blable ; sa magnificence & sa gloire l'ont
 „ élevé au dessus de tous les hommes. Si le
 „ soleil à son coucher étend sur moi ses rayons ,
 „ vous me verrez tout couvert de diamants ,
 „ dont l'éclat & la figure ne se trouve qu'en
 „ moi. Mais ce qui rend mon séjour plus
 „ délicieux encore , c'est le zele de la secte
 „ qui respire dans mon sein , & à cela se
 „ réduisent tous mes charmes. „

Entre les deux cercles , on lit : « la perfec-
 „ tion & la beauté qui sont en moi , émanent
 „ de Mahomad , mon seigneur : il surpasse en
 „ vertus les êtres qui ont disparu & ceux qui
 „ viennent. Des cinq étoiles , il y en a trois
 „ qui peuvent lui céder le pas. Si l'air est
 „ triste , il peut obtenir de mon maître l'alé-
 „ gresse. Les astres du ciel se meurent d'amour
 „ pour lui , & il peut leur communiquer la
 „ bonne odeur des plantes & des vertus : ils

„ viendroient jusqu'à lui, s'ils ne craignoient
 „ de suspendre leur emploi, qui est d'éclairer
 „ l'horizon. Les pierres à ses ordres reçoivent
 „ une base sublime ; par son influence, elles
 „ s'embellissent d'un travail délicat ; & par sa
 „ vertu, elles demeurent inébranlables. Le
 „ marbre s'amollit à sa voix ; & la lumière qu'il
 „ laisse rejaillir de ses yeux, dissipe les téné-
 „ bres. Où trouver un jardin plus aimable ?
 „ il surpasse en verdure, en parfums tous ceux
 „ qui existent, & sa fraîcheur se répand jus-
 „ qu'au centre de ce palais. „

L'alcove de la même salle n'est point privée de son inscription.

„ Tu surpasses en beauté les lits les plus
 „ voluptueux ; tu as tant d'attraits qu'on pour-
 „ roit t'en emprunter sans t'en faire perdre :
 „ & la lune, lorsqu'elle pénètre jusqu'à toi,
 „ connoît bien qu'elle n'a rien qui t'égale. „

Cette inscription est continuée sur la fenêtre qui est vis-à-vis, c'est la salle même qui parle.

„ Je ne suis pas seule, je tiens à un verger
 „ qui est pour moi un champ de lumière. Il
 „ me la communique avec tant de soin, que
 „ jamais il ne permet à l'ombre de m'appro-
 „ cher. Tout cet ouvrage admirable chante
 „ la gloire de *Nazar*, qui a toujours fait des
 „ amis au Prophète & à l'Alcoran. „

Les deux fenêtres qui sont à côté de la porte d'entrée ont aussi leurs morceaux de poésie. Celui de la plus grande est :

„ La fraîcheur de l'air embaumé de par-
 „ fums pénètre dans cette enceinte, & avec
 „ la bonne odeur, elle est suivie de la santé.



„ Ce verger par ses délices , annonce qu'il est
 „ l'ouvrage d'un maître juste , libéral & ma-
 „ gnifique. „

On lit sur la plus petite fenêtre. “ Regarde
 „ la beauté de ce verre , & considère comme
 „ il colore & foumet la clarté ; avec quelle
 „ perfection il représente les figures & leurs
 „ attraits. A le voir , on peut dire que la
 „ lumière & la couleur ne font qu'une même
 „ chose. „

Il y avoit , sans doute , à cette fenêtre quel-
 ques verres peints qui n'existent plus.

La salle des *Abencerrages* est ainsi nommée ,
 à cause du supplice de cette famille. Les yeux
 du peuple voient encore dans la coupe d'albâ-
 tre , qui est au milieu de cette pièce , les taches
 qu'y laissa le sang de ces valeureux chevaliers ;
 il se plaît même à les regarder comme des
 martyrs de l'envie. Quelques - uns prétendent
 qu'en mourant , ils se convertirent à la foi.
 J'ai bien considéré ce vase d'albâtre , & je n'y
 ai vu d'autres tâches que celles du temps. Cette
 salle est superbe par la perfection de son dôme ,
 & le fini des ornements dont elle est décorée.

Les inscriptions qui couvrent les murailles ,
 ne font que de courtes sentences ou des éloges
 déjà cités.

La porte fermée qu'on apperçoit dans cette
 salle , communique à l'habitation du curé de
 l'Alhambra ; il est logé dans une espèce de for-
 teresse , dont on raconte des prodiges aussi fous
 que surprenants. (*)

(*) Des personnes de bonne foi , trois curés consécutifs.

L'autre salle sans nom connu, qui se trouve aussi dans la cour des Lions, est aujourd'hui

qui ont occupé l'appartement qui tient à la salle des Abencerrages, racontent de cette maison des aventures incroyables. Le premier vit une foule d'apparitions : c'étoient des morts fort gais, qui, toutes les nuits, venoient ouvrir le bal dans sa chambre, & qui cherchoient à lui jouer quelque bon tour.

Le second, étant une nuit d'été couché sur un matelas, au milieu de la chambre, à la manière Espagnole, vit entrer une longue procession de moines Franciscains; ils avoient, comme de raison, chacun un cierge, les spectres marchent rarement sans lumière: ils le saluerent poliment, & après s'être rangés en haie, autour de l'appartement, ils sauterent l'un après l'autre le lit, à pieds joints, & cette noble cérémonie achevée, ils s'en allerent comme ils étoient venus.

On entend aussi de temps en temps, dans la cour des Lions, un profond murmure, une confusion de cris & de voix: ce sont les Abencerrages qui reviennent, & se plaignent hautement du supplice injuste qu'on leur fit souffrir.

Mais cette partie de l'Alhambra, n'est pas la seule qui soit enchantée. Il y a vers les remparts de ce château une tour fort grande, & de forme ronde, qu'on dit avoir long-temps servi de dépôt aux trésors des rois Maures: elle est, dit-on, divisée en sept étages, dont le dernier est bien avant sous terre; quelque tentative qu'on ait faite, on n'a jamais pu parvenir au dessous de la quatrième division. Il sort de la cinquième un vent impétueux, qui repousse & renverse quiconque se présente pour y descendre; on y entend le bruit des armes, on y voit même, lorsqu'on y voit bien, une compagnie de soldats Maures, toujours prêts à massacrer celui qui seroit assez hardi pour se jouer à eux. Ils sont, comme on l'imagine, sans que je le dise, les gardes d'un trésor immense qui est là; & de peur d'être surpris, ils sont aidés dans leur fonction par deux ou trois monstres terribles, le plus redoutable est un cheval sans tête; plusieurs personnes vivantes les ont vus, il existe même un soldat qui leur a parlé; mais comme il leur avoua franchement qu'il ne se soucioit pas des trésors, les monstres le traitèrent avec douceur, & lui dirent qu'il pouvoit tranquillement suivre son chemin.

Les habitants de l'Alhambra ne rêvent qu'or & argent; dès qu'ils trouvent quelque vieux parchemin, avec des caractères Arabes, ils croient avoir fait fortune.

entièrement négligée & remplie d'immondices ; elle sert environ trente ans d'église après la conquête. On y voit une répétition des mêmes phrases que j'ai si souvent citées ; mais l'espece d'abandon où elle est , a fait couvrir ses murailles d'inscriptions plus modernes , & qui n'ont ni l'esprit , ni le sel , ni la piété de celles des Arabes.

On entre dans la salle des bains par un corridor tortueux , sombre & bien convenable à la fraîcheur & au mystère qu'ils exigent. Les bassins sont de marbre blanc & placés sous des voûtes de pierre percées de distance en distance de plusieurs trous figurés en étoiles , fleurs ou croissants , & qui ne laissent pénétrer dans ce lieux voluptueux , qu'un jour délicat & adroitement ménagé. Cette salle est bien conservée ; mais la propreté y est aussi négligée que dans tout le reste du palais. On y voit encore les étuves , des lits , ou du moins ce qui leur seroit de base , & des tribunes pour les musiciens.

Le cabinet des bains est orné d'une inscription fort triviale ; mais elle a trait à l'histoire de Mahomet , & mérite d'avoir ici sa place ; elle est répétée sur les quatre murailles.

“ Qui met sa confiance en Dieu , aura une
 „ bonne issue dans ses projets ; il n'y a pas
 „ de force & d'haleine dans les créatures ,
 „ qu'elles ne viennent de Dieu , le très-haut ,
 „ le grand , celui qui couvrit le juste avec la
 „ verdure. (*) ”

(*) Pour entendre cette dernière expression , il faut d'abord savoir , que le juste par excellence , chez les Musulmans ,

De cette salle des bains, on passe dans une galerie qui conduit à la salle *des Nymphes* ; elle est ainsi nommée de deux statues de femmes grandes comme nature , sculptées avec beaucoup d'art & de vérité ; elles sont de marbre blanc. L'espece de souterrain où elles sont déposées , contient aussi plusieurs grandes urnes qui servoient autrefois aux rois Maures pour y déposer leurs trésors. L'archevêque de Grenade a depuis peu interdit la vue de ces belles Nymphes , craignant , sans doute , que leur perfection & leur nudité ne fussent dangereuses , & il a même pris la clef du caveau où elles sont renfermées. Les avis sont partagés sur l'artiste qui les fit ; les uns prétendent que c'est un reste des Romains , mais

est Mahomet , & connoître ensuite un trait de sa vie , tel qu'il est raconté par *Japhi Abu-Abraham* , dans l'histoire qu'il a donnée de ce prophète , en voici une traduction fidele.

« *Cottada* a dit , *Aburram* a dit , *Abu-Horruza* a dit : nous
 „ l'avons vu de nos propres yeux , le favorisé de Dieu ; son
 „ manger ordinaire étoit celui qui auroit suffi de reste à
 „ trois hommes , son boire de même , & Dieu le doua d'une
 „ digestion prompte & facile , & il étoit obligé de donner
 „ cours aux excréments de trois en trois heures , & il dit ,
 „ nous présents , je vais satisfaire aux besoins de l'humanité ;
 „ & il ne rencontroit point de lieu secret , parce qu'il étoit
 „ dans un champ vaste & uni : comme il cherchoit , il trouva
 „ sur ses pas un arbre , & il lui dit , viens avec moi : l'arbre
 „ à l'instant quitta sa place & le suivit : il en rencontra bientôt
 „ un second , & lui dit de même , accompagne-moi , l'arbre
 „ obéit , & se mit à la suite de l'autre : s'étant enfin arrêté ,
 „ les deux arbres joignirent leurs troncs & le couvrirent
 „ de leur verdure , tandis qu'il satisfaisoit à la nature ; après
 „ il renvoya les deux arbres à leur place , ils obéirent à
 „ sa voix , & allèrent se remettre où ils étoient auparavant. »

le plus grand nombre soutient que c'est l'ouvrage d'un sculpteur arabe. (*)

Avant que de sortir de l'Alhambra, disons un mot de quelques monuments qui ont été détruits, & dont la tradition & le zèle des curieux ont conservé la mémoire. Le couvent des Franciscains que l'on voit auprès du palais de Charles-Quint, est construit sur des ruines maurisques; il fut bâti lorsque Philippe V & la reine Isabelle Farnese son épouse vinrent à Grenade. Ces moines sans respect pour de vieux marbres qui attestoient l'ancienne ma-

(*) Deux Anglois qui vinrent voir Grenade en 1775, écrivirent sur le mur, tout auprès de la salle des nymphes, six vers, qui ne sont pas bien bons, mais qui expriment l'enthousiasme que ce palais leur avoit inspiré : malheur à leur religion, si dans ce moment on leur eût offert le turban.

*O most indulgent prophet to mankind,
If such on earth thy paradise we find,
What most in heaven, thy promised raptures prove;
Where black ey'd houris breathe eternal love?
Thy faith, thy doctrine sure were most divine,
Also much wather but a little wine.*

His regum, heu! nimis infelicium, deliciis mœstum vale dixerunt.

T. G. H. S. Angli.

Kal. jan. 1775. die pro capta urbe Granata triumphali.

Le sens des vers Anglois, est à-peu-près celui-ci. « O le plus indulgent des prophètes, pour l'espèce humaine, si nous trouvons sur la terre un tel paradis qui t'appartienne, quel sera celui que tu promets à nos ardents transports dans le ciel, où des houris aux yeux noirs respirent un éternel amour : ta foi, ta doctrine sont certainement divines, quoique tu aies beaucoup prêché en faveur de l'eau, & très-peu pour le vin. »

gnificence de leurs maîtres, les confondirent dans les vils matériaux qui transformerent un palais voluptueux en d'oisives cellules. Parmi les inscriptions qui furent enterrées ou mutilées, les deux suivantes méritent d'être conservées.

“ Dieu soit avec mon roi Abulgagegh &
„ avec toi Juseph mon roi, mon tuteur &
„ mon maître : partage l'admiration & les
„ éloges qu'inspirent la beauté, les graces &
„ le fini de mon ouvrage. Dans les temps
„ passés, je servis de lieu de plaisir à tes no-
„ bles ancêtres ; serois-je moins agréable à tes
„ yeux ? Ma réputation & mes charmes se sont
„ accrus, ils m'ont embelli par de nouvelles
„ inventions. Tu as éloigné de moi la crainte,
„ tu m'as fait un rempart qui me protege : ta
„ gloire va toujours croissante, le temps grave
„ d'une maniere plus profonde tes exploits ;
„ on te nomme le grand triomphateur, les
„ rois & les puissants cherchent à te com-
„ plaire, chacun se met à l'abri de ta prof-
„ périté ; & moi, plus qu'eux tous, je souris
„ aux projets que tu formes pour m'embellir,
„ parce que je deviens un témoin de ta ma-
„ gnificence. Ce fut toi, Juseph, qui fus m'em-
„ bellir ; les trésors de ton imagination se
„ verserent sur moi, tu m'as rendu le but de
„ tous les éloges. Ta clémence & ta bonté
„ font ma gloire : de ma fontaine jaillit une
„ eau pure & pleine de faveur, elle semble
„ voler dans les airs, & son murmure est une
„ douce & tendre mélodie ; sa chute est une
„ humiliation pour toi, les frémissements que
„ j'éprouve sont des signes de respect ; ils te

„ marquent ma crainte , mais ce n'est pas pour
 „ te fuir. Juseph est mon appui , il est mon dé-
 „ fenseur : dans tout ce que je dis à ma gloire ,
 „ la raison me guide. Je plais à tous ceux
 „ qui me voient , & ma vue leur sert de
 „ récompense. O génération de nobles , accor-
 „ dez-moi votre admiration ! & vous , braves
 „ & vaillants chevaliers , ne soyez pas moins
 „ zélés à me vanter , tandis que vous me
 „ fixez de vos regards. Que mon éloge soit
 „ sublime , puisque tout ce que je renferme
 „ est sublime. O Juseph , mon seigneur &
 „ mon roi , image vivante du Propheie , tu as
 „ accompli avec moi tes promesses , & tu m'as
 „ montré toute ton affection. „

Voici la seconde.

„ Lieu de délices , je me plais avec les
 „ lieux qui me ressemblent ; ils exciteroient
 „ mon envie , s'ils étoient aussi parfaits que
 „ moi. Regarde ce réservoir qui m'em-
 „ bellit , & tu y verras plus d'éclat que sur
 „ la feuille polie & rembrunie de l'acier. A ma
 „ beauté se joignent les faveurs de Juseph ,
 „ son affection répand autour de moi cet air
 „ riant & pur que tu respirez. Ce bassin res-
 „ semble à une jolie coupe finie par les mains
 „ de l'art , & où la bouche de la beauté puise
 „ la liqueur qui la rend fraîche & l'embellit ;
 „ mais l'eau s'élève en bondissant , elle se
 „ répand en nappes ondoyantes ; les gouttes
 „ brillantes se pressent & cachent un cœur
 „ mystérieux qui renferme de secretes mer-
 „ veilles : & toi , Juseph , appurateur de la
 „ secte & de la foi des croyants ; toi , le point

„ sublime où tous les genres de gloire se con-
 „ centrent ; toi qui vis comme le meilleur des
 „ rois ; semblable au soleil couchant , qui se
 „ précipite vers l'horizon , & depuis s'élance
 „ vers l'hémisphère avec des feux nouveaux ,
 „ ainsi ton nom qui alloit en déclinant , a
 „ repris son éclat dans ce jardin ; toutes les
 „ nations sont venues admirer ma pompe ,
 „ elle durera jusqu'à l'éternité. O mon Juseph !
 „ ô mon maître , tu es la lime de la loi &
 „ l'asyle de ceux qui la pratiquent : tu es un
 „ verger fertile , qui de ses fucs abondants
 „ nourrit & donne la vie aux plantes & aux
 „ fleurs. Tu es une touffe d'herbes aromates.
 „ Tu fais jouir du bonheur & de la vie. „

Les Arabes ne manquoient jamais l'occasion
 de faire l'éloge de l'eau ; presque toutes les
 salles de l'Alhambra ont des bassins & des cas-
 cades , de sorte que ce séjour , pendant l'été ,
 devoit être délicieux. L'eau par sa clarté &
 sa pureté est toujours prise dans l'Alcoran pour
 le symbole d'un cœur docile & sincère ; aussi
 est-il dit dans la Sura de la Vache : “ je vous
 „ donnai un cœur , qui comme l'eau pût réflé-
 „ chir ma révélation , & qui pût recevoir les
 „ paroles de l'envoyé ; „ & c'est de cette
 comparaison du cœur avec l'eau , employée
 aussi dans l'Écriture Sainte , & par les Rabins ,
 qu'est venue cette manière de parler , qu'en
 buvant de l'eau dans un verre où une autre
 personne vient de boire , on connoît ses
 secrets.

L'église des Franciscains fut autrefois une
 mosquée ; on le prouve par un marbre qui

étoit placé sur les murs de l'ancien couvent ; & qui contenoit quelques lignes arabes.

“ Dis, il n’y a pas d’autre Dieu que Dieu ;
 „ que ces paroles soient sur ta bouche comme
 „ dans ton cœur : Dieu, en ta faveur, & à la
 „ prière de son envoyé, abrégé le nombre, (*)
 „ ne le diminue point ; le pardon est à la
 „ place de la prière. „

On sort de l’Alhambra pour se rendre à *Generalife* par une porte très-basse, qui favorisa la fuite d’*Abdali*, lorsque *Ferdinand* s’empara de Grenade. *Generalife* signifie, dit-on, en Arabe, maison d’amour, de danses & de plaisir ; il fut construit par un prince qui s’appelloit *Omar*, & si affectionné pour la musique, qu’il se retira dans ce palais pour se livrer entièrement à son goût.

Generalife est la situation la plus agréable & la plus pittoresque qui soit aux environs de Grenade. Il est bâti sur une montagne très-élevée, & les eaux y jaillissent de toute part ; elles s’échappent en torrents, & forment des cascades charmantes dans les cours, les jardins

(*) Dans la Sura, *voyage de nuit*, Mahomet raconte à ses sectateurs son ravissement dans le ciel, & il leur dit, que Dieu lui donna comme un précepte, pour les vrais croyans, de prier cent fois par jour ; mais que lui, par le conseil de Moïse, fit à Dieu diverses représentations, pour lui faire diminuer ce nombre d’oraisons ; & enfin, Dieu voulut bien se réduire à quatre fois, dont les temps marqués sont, au lever de l’aurore, à midi, au coucher du soleil, & à minuit. A cela revient le mot de l’inscription, que puisque le nombre des prières a été diminué, qu’on soit exact & fidele à celui qui est prescrit.

& les falles de cet antique palais. Ces jardins font en amphithéâtre, & plusieurs arbres respectables par leur vétusté, y prêtent encore aux chrétiens l'ombrage qu'ils prodiguoient aux Maures autrefois. Je me suis assis au pied de deux cyprès, dont les rides, la blancheur & la hauteur attestent le nombre de siècles qu'ils ont vécu; on les appelle encore les cyprès de la reine Sultane, & l'on prétend que ce fut auprès de ces arbres que le perfide Gornel accusa la vertu de cette princesse, & celle des Abencerrages; ils ont, dit-on, près de quatre cents ans. Je les admirois avec un sentiment que ne font point éprouver des monuments de pierre, mais ici la vie respire. Generalife est un lieu privilégié de la nature. Ah! si un compatriote de Stern & de Richardson étoit le maître de ce palais, il n'y a pas de place imaginée par les faiseurs de romans qui pût l'égalier. C'est le site qui m'a donné le plus de regret de le voir habité par des propriétaires insensibles. Je gémissois de voir les terrasses superbes & naturelles de ces jardins enchantés, pavées en compartiments, & ce lieu qui fut autrefois le centre de la volupté asiatique, être réduit à de simples roseaux, comme le recoin stérile d'un cloître de Capucins. L'air pur que l'on respire à Generalife, sa structure simple & maurisque, la clarté & l'abondance des eaux me rappelloient ce temps où Grenade étoit une des plus belles villes du monde; elle est aujourd'hui triste & déserte; une défaite, d'autres mœurs, un autre gouvernement ont anéanti sa gloire.

Entrons dans le palais, & voyons-en les restes : dans le corridor ou galerie couverte, qui conduit vers les appartements, est cette longue inscription.

“ Que Dieu soit mon aide contre le diable
 tentateur : Dieu est grand, sage, puissant
 & justicier. Il tourmentera ceux & celles
 qui multiplient Dieu, & mettent en lui la
 laideur ; il les jettera dans l’abyme, &
 là il les perpétuera. Croyez en Dieu & à
 son messager, il est envoyé pour que vous
 le louiez, & que vous l’honoriez jour &
 nuit. Chantez ses louanges : à quiconque
 vous saluera, rendez le salut, & au nom de
 Dieu touchez votre barbe (*), & que ce
 soit avec affection ; & quiconque voudra
 troubler votre tranquillité, que la fienne
 soit troublée, & quiconque ajoutera aux
 devoirs que Dieu lui prescrit, recevra pour
 cela une grande récompense. ”

Dans la première salle on voit deux inscriptions sur la fenêtre, à droite est celle-ci :

“ Ismaël est le majeur, le grand, le privilégié. Dieu lui fit une réputation & un établissement ; si tu contribues à sa grandeur, tu seras honoré comme le sont les rois ”

(*) La coutume de se toucher la barbe en saluant, est très-ancienne parmi les Orientaux. *Joab*, général de *David*, lorsqu’il tua *Amasa*, général d’*Abfalon*, s’approcha de lui, toucha sa barbe de la main droite, disant, Dieu te sauve, mon frere, & de la gauche il lui passa son épée à travers le corps. Ce trait est ainsi rapporté au livre 2 des Rois, chap. 20.

» qui sont venus de lui : il donne la vie à ceux
 » qui ont soif, il unit & maintient la secte. (*)

L'autre inscription est plus élégante.

« La fenêtre qui est à l'entrée de cet heu-
 » reux palais, est destinée aux plaisirs de la
 » noblesse. La vue charmante qu'elle offre,
 » rejouit les yeux & élève l'âme : rendons
 » grâces à Dieu ; & cette fontaine que l'on
 » découvre se plaît aux regards de son roi »
 » & semble en être embellie. »

En quittant cette salle, on se trouve sous
 des arceaux qui sont élevés dans la cour nom-
 mée cour de l'Etang : ils sont ornés d'une ins-
 cription qui est une des meilleures en ce genre.

« Palais charmant, tu te présentes avec
 » beaucoup de majesté ; ton éclat égale ta
 » grandeur, & ta lumière rejailit sur tout ce
 » qui t'environne. Tu es digne de tous les
 » éloges, car ta parure a quelque chose de
 » divin. Ton jardin est orné de fleurs qui
 » reposent sur leurs tiges, & qui exhalent les
 » plus doux parfums ; un air frais agite l'oranger
 » & répand au loin l'odeur suave de ses boutons.
 » J'entends une musique voluptueuse se mêler
 » au bruit des feuilles de tes botquets. Tout
 » est harmonieux, verd & fleuri autour de
 » moi. *Abulgali*, le meilleur des rois, pro-
 » tecteur des croyants & de la loi, tu es l'objet
 » de mon estime. Que Dieu te sauve & con-
 » firme tes nobles espérances ; tu fais ennoblir

(*) On connoît la soif que souffrit Ismaël étant encore
 enfant : les Arabes se croient être ses descendants.

„ les moindres ouvrages. Cet appartement qui
 „ r'est dédié, est dans un tel degré de perfec-
 „ tion & de solidité, qu'il peut comparer sa
 „ durée à celle de la secte même ; c'est un
 „ triomphe, un prodige de l'art. „

Les Maures avoient dans Grenade une uni-
 versité, des académies. Il y avoit parmi eux
 de bons médecins, de fameux astrologues, de
 célèbres botanistes, des mathématiciens, quel-
 ques bons peintres, d'habiles sculpteurs ; mais
 la science dans laquelle les Arabes firent les
 plus grands progrès, étoit la théologie, parce
 qu'elle n'exige que de l'imagination.

J'ai trop long-temps arrêté vos idées sur les
 fastes de l'Arabie, sur son luxe & les délires
 louangeurs de quelques-uns de ses poètes ; un
 objet plus respectable réclame votre attention,
 venez parcourir avec moi les tombeaux des
 premiers martyrs de l'Espagne.

La route qui conduit au Mont-Sacré est dé-
 licieuse ; on côtoie des montagnes très-élevées
 & couvertes de maisons, de fontaines & de
 verdure ; quelques-uns de ces amas de terre,
 de plantes & de rochers sont artistement creu-
 sés, & servent de demeure & d'abri aux jar-
 diniers qui les cultivent jusqu'à leur cime ; ce
 sont, pour ainsi dire, des pyramides animées.
 Dans la vallée coule le *Darro*, & ses bords
 sont aussi agréables que variés : je n'ai rien vu
 de plus enchanteur que cet ensemble.

Après avoir passé la voie Sacrée, où plu-
 sieurs croix désignent le Calvaire, on arrive
 par une pente assez escarpée vers un grand
 édifice : mais il faut reprendre les événements

de plus loin. Les astronomes, & entr'autres le fameux Jean Reggio Montano, avoient prédit que l'année 1588, seroit célèbre pour le monde entier : ils disoient que c'étoit l'année climactérique du monde ; elle ne se passa point sans produire au grand jour une infinité de merveilles. On découvrit au firmament cinq astres nouveaux , le soleil s'obscurcit dans un beau jour du mois de juin. On trouva les fameux obélisques de Rome, & dans Grenade les fondemens de la tour nommée *Turpiana*. *Dom Juan Mendes de Salvatierra* étoit alors archevêque de cette ville. En faisant creuser dans ses fondemens, on apperçut une caisse de plomb, longue & carrée, on la retira, on l'ouvrit ; elle étoit vernie en dedans & en dehors ; sa couverture intérieure étoit une dentelle grossière. Cette espece de cercueil contenoit un os, un linge blanc de forme triangulaire, & un parchemin assez grand, rempli de caracteres appartenants à divers idiomes. La tour existoit, dit-on, long-temps avant que les Romains vinsent à Grenade ; car dans des monuments de la seconde année du regne de Néron, elle est nommée tour très-ancienne. Le nom de *Turpiana* ne fut connu que lorsqu'on trouva les lames de plomb du Mont-Sacré. On découvrit aussi au petit village nommé *Peligros*, la statue d'un soldat romain sur sa base, & cette base contenoit une longue inscription, qui commençoit par ces mots : *Caio Antistio Turpioni*. Ce *Turpion* ayant fait réparer la tour, l'ayant défendue ou conquise, a très-bien pu lui donner son nom ; mais on ne doute pas que cet ouvrage,

par sa forme & ses matériaux, ne fût un reste des Phéniciens.

Le parchemin ayant été examiné par les plus habiles antiquaires, fut déclaré monument très-ancien, & n'être ni de peau de mouton, ni de brebis, ni de chevre, ni de mulet, ni d'aucune peau d'animal connu, dont on se serve à cet usage. Il avoit en tête une croix formée de cinq petites croix; venoit après une relation en arabe, sur laquelle le pape, sous peine d'excommunication, a ordonné le plus rigoureux silence. La relation étoit suivie d'un quarré long, formé de plusieurs quarrés, dans chacun desquels étoit une lettre latine, le reste étoit en caracteres grecs. Mais ce qu'il y a de plus singulier à cela, & qui vous étonnera comme moi, c'est qu'en réunissant les lettres latines, on trouve une prophétie sur la fin du monde en espagnol aussi pur qu'on puisse le parler aujourd'hui à la cour. Ce n'est pas tout, les caracteres grecs ont après eux des lettres arabes; mais ce qu'elles signifient est un mystere qui ne peut être révélé. Vient ensuite la signature de saint Cecile, qui traduite en latin, est : *Cecilio Obispo de Garnata*. Saint Cecile & son frere saint Tesiphon, étoient, comme chacun sait, Arabes de nation. Le premier, depuis sa conversion, se nomma *Cecelleyah*, qui veut dire prédicateur, & dont on a fait *Cecilius*. Le parchemin est terminé enfin par un résumé du prêtre Patrice, que voici : “ Le
 „ serviteur de Dieu, Cecile étant en Ibérie,
 „ & voyant approcher la fin de ses jours, me
 „ dit en secret, qu'il étoit assuré de son

„ martyr ; mais comme il aimoit beaucoup
 „ le trésor de ses reliques , il me le recom-
 „ manda , & me pria de le cacher avec assez
 „ de soin , pour qu'il ne tombât point au pou-
 „ voir des infidèles ; qu'il avoit beaucoup
 „ travaillé & voyagé par mer & par terre pour
 „ se le procurer , & que ce trésor devoit rester
 „ caché jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de le
 „ manifester ; & moi pour faire le mieux , je
 „ le cachai dans ce lieu où il repose , ayant
 „ supplié Dieu d'en être le gardien ; & les
 „ reliques qui sont là déposées , sont : une pro-
 „ phétie de saint Jean l'évangéliste sur la
 „ fin du monde ; la moitié du linge avec lequel
 „ la Vierge Marie essuya les larmes de ses
 „ yeux à la Passion de son fils ; & un os de
 „ saint Etienne , le premier martyr : rendons
 „ grâces à Dieu. „

L'os & le linge sont dans la cathédrale de Grenade ; on les expose pendant certains jours de l'année à la vénération des fideles. Philippe II voulut voir toutes ces raretés ; Grenade lui députa un chanoine , & ce roi étant , par hazard tombé malade , ne négligea point une si belle occasion de guérir ; il appliqua le linge sur la partie affligée , & s'en étant bien trouvé , il en vola un petit morceau qu'il fit enchâsser , & qu'il plaça parmi les reliques de l'Écclésiastique.

Revenons au Mont-Sacré : trois hommes s'étoient rendus à cette montagne , dans l'intention de creuser & de trouver un trésor : après trois jours de fatigue , n'ayant rien découvert , ils étoient sur le point d'abandonner

l'entreprise , lorsque le principal d'entr'eux étant allé faire son oraison dans l'église de Notre-Dame des Douleurs , entendit une voix intérieure qui lui disoit : « Sébastien , ne t'en » va point , retourne à la montagne & con- » tinue de creuser. » Il communiqua cette révélation à ses associés , qui animés d'un nouveau courage , allèrent continuer leurs fouilles ; & au bout de deux jours , ils trouverent une lame de plomb , longue de dix - huit pouces , large de deux , & couverte de caracteres , qui apres avoir exercé la patience des antiquaires , furent enfin déchifrés de la maniere suivante :

« Corps brûlé de saint Mesiton ; il souffrit » le martyre sous le regne de l'empereur » Néron. »

L'ouvrage fut continué , & de jour en jour on trouva trois lames du même métal , de la même grandeur , & du même caractere que la premiere. Ces lames faisoient mention du martyre de saint Cecile , de saint Tesiphon son frere , &c.

On juge bien que l'Archevêque alors vint se mêler de l'entreprise ; les corps des saints martyrs furent trouvés en masse calcinée , il n'y eut que le corps de saint Mesiton qui n'étoit qu'à demi-brûlé. On les fit enlever par des prêtres , & l'on assambla un concile provincial , où concoururent les plus habiles théologiens de l'Espagne , & plusieurs évêques : il fut procédé à la qualification des reliques , qui furent déclarées véritables & dignes de vénération , par un jugement qui fut prononcé apres la grand'messe , le 30 du mois d'avril de l'an 1600.

C'est sur ce Mont-Sacré qu'existent encore les masses des premiers disciples de saint Jacques ; ils étoient sept, & furent, dit-on, brûlés dans des grottes ou fours, qu'on appelle les Fours Sacrés, & dont on a fait des chapelles qui ont ôté à ces fouterrains le peu de mérite qu'ils pouvoient avoir comme objets naturels, mais qui leur ont ajouté un lustre plus inestimable, par les images de la Vierge & des saints qu'on a su y multiplier. Parmi les miracles secrets que Dieu s'est plu à exercer sous ces voûtes, le plus grand, sans doute, est l'apparition de la Vierge, entourée d'Anges & de Chérubins, comme on la peint le jour de son Assomption, & voici comment cela se fit.

L'archevêque Dom Pédro de Castro rêvoit, en disant la messe, à quelle espece de moines il confieroit la garde de ces précieux dépôts. Sa messe dura trois heures, pendant lesquelles il vit la Vierge, qui lui dit qu'elle aimeroit mieux que ces fours servissent d'habitation à des chanoines. L'archevêque ne manqua pas d'y établir une espece de chapitre qui occupe un superbe logement ; on a eu soin de mettre deux grilles à la grotte où la Vierge apparut, afin qu'aucun pied mortel ne foulât déformais une terre si sacrée ; les autres fours n'ont qu'une grille.

Lors de cette précieuse découverte, on en fit une seconde non moins fameuse ; ce furent plusieurs manuscrits arabes, gravés sur des lames de plomb, & que receloient des pierres creusées & fermées par un ciment très-dur.

Pendant les excavations que l'on faisoit dans les Fours Sacrés, une de ces pierres roula, se brisa & laissa voir un volume; de sorte qu'on visita soigneusement tous les gros cailloux qui ressembloient à celui-ci, & l'on trouva vingt & un manuscrits, tous de figure ronde & composés de plus ou moins de feuilles de plomb très-minces. Ils sont écrits en arabe, avec des caracteres salomoniques, excepté un dont on n'a pu connoître l'idiome, parce que les caracteres en sont inconnus; mais l'on suppose qu'il est arabe aussi, & qu'un jour il sera lisible. Le plus grand de ces volumes n'a que sept pouces de diametre. La bulle du pape Innocent XI ne permet pas d'en dire davantage; car il faut savoir que tous ces manuscrits furent portés à Rome, & que sa Sainteté défendit, sous peine d'excommunication, à qui que ce fût; de parler de ce qui s'étoit passé dans les découvertes citées, jusqu'à ce qu'elle eût décidé ce qu'on en devoit dire. Mais comme cette décision n'a pas encore été prononcée, les chanoines ou prêtres du Sacré Mont, avec lesquels je me suis long-temps entretenu, ne font part de leurs conjectures qu'avec beaucoup de réserve.

On sera curieux, sans doute, de connoître les titres de ces manuscrits. Le premier est l'histoire de l'établissement de l'église; le second traite de l'essence de Dieu, il est, dit-on, écrit par saint Tesiphon; le troisieme est sur l'ordination de Jacques, fils de l'apôtre Zébédée; le quatrieme est une apologie ou harangue, écrite par ce même Jacques; le

cinquieme est sur la prédication des apôtres ; le fixieme traite des pleurs & du repentir de l'apôtre Pierre , vicaire. On m'excusera si je m'exprime avec la simplicité du temps où les titres de saint & de pape n'étoient pas connus encore , & selon le titre que portent les manuscrits dont je parle. Le septieme est la vie , miracles & gestes de notre Sauveur ; le huitieme traite de la certification du glorieux évangile ; le neuvieme , des récompenses promises à ceux qui croient à la certification de l'évangile ; le dixieme , des mysteres occultes : je ne connois pas de mysteres qui ne le soient. C'est le plus court des manuscrits , il est rempli de sceaux & d'especes d'hiéroglyphes. Le onzieme conserve la mémoire des grands mysteres que vit Jacob ou Jacques sur le Mont-Sacré. Le douzieme est un soliloque de la sainte Vierge , c'est une espee d'apocalypse. Le treizieme est un livre de maximes sur la loi & la bonne conduite , au moyen desquelles on obtient sécurité & don de paix. Le quatorzieme est l'histoire du fameux sceau de Salomon : voyez ce qu'en a écrit Kirker. Le quinzieme & le seizieme traitent de la divine providence. Le dix-septieme est sur la nature de l'ange & de son pouvoir. Le dix-huitieme a pour titre *de la maison du Paradis & de l'enfer*. Les dix-neuvieme & vingtieme contiennent la vie de l'apôtre Jacques. Le vingt & unieme est appelé *le muet* : on espere qu'un jour il parlera. Je voudrois pouvoir donner de plus longs détails sur ces manuscrits importants ; mais la bulle ne me le permet pas. Tous ces manuscrits

furent déclarés apocryphes , parce qu'on y retrouve plusieurs expressions de l'Alcoran , comme celle-ci : « si une des pucelles qui sont » dans le paradis crachoit une seule fois dans » la mer , la douceur de sa salive suffiroit pour » en adoucir les eaux. » Pour procéder à l'examen de ces livres de plomb , on nomma les six hommes les plus fameux & les plus connus par leur savoir dans les langues orientales : ce furent les célèbres *Athanase* , *Kirker* , & *Jean Jatino* , Jésuites ; le Pere *Peñorano* , *Antoine de Aguila* , le Pere *Philippe Guadagnolo* , & l'illustre *Abraham Eccelensè* , Maronite de nation. *Louis Maruccro* fut le fiscal ou l'avocat général de ce conciliabule. Ils firent chacun à part une traduction , & après les avoir confrontées , ils en choisirent une qu'ils signèrent comme la plus fidele & la meilleure ; ce qui souffrit beaucoup de difficultés , parce qu'ils prétendoient tous à cette primauté. Enfin , le pape Innocent XI déclara que sur le rapport des arbitres nommés , il condamnoit les vingt & un manuscrits ; mais ce qu'il y a de surprenant , c'est que les reliques découvertes auprès de ces livres furent approuvées.

Il ne faut pas oublier de voir à Grenade l'église de *Nuestra Senora de las angustias* , ou Notre-Dame des douleurs. C'est une paroisse très-renommée , l'architecture de l'église n'est pas des plus belles ; mais l'autel est admirable , & la chapelle de la Vierge renferme de grandes richesses ; les marbres précieux , l'or & l'argent y sont prodigués. Le peuple porte à cette image de la Vierge une grande dévotion ; il est

persuadé que c'est l'ouvrage des anges, & qu'ils la placèrent de leurs propres mains dans cette chapelle.

Cette paroisse étoit autrefois un simple hermitage : il y a aux environs une jolie promenade sur les bords du Genil, & l'on y voyoit, il y a quelques années, un vieux ormeau que la hache auroit dû respecter ; & ceux qui ordonnerent cette espèce de meurtre, étoient privés de sentiment & d'amour pour l'antiquité ; car cet arbre vivoit encore & pouvoit servir de monument. Ce fut au pied de son tronc que se célébra la messe, le 2 de janvier de l'année 1492, jour de la prise de Grenade.

Le champ des martyrs est ainsi appelé, parce que Ferdinand le Catholique qui y reçut les clefs de l'Alhambra, le dédia aux chrétiens morts pour la foi dans les *Masmorras* ou souterrains dont cette place est remplie, & que je ne crois pas avoir été faits pour servir de cachots comme je l'ai déjà observé. Les Carmes-Déchauffés sollicitèrent une petite enceinte auprès de ce champ, pour y bâtir une chapelle ; ils en ont fait depuis un couvent considérable. On voit dans leur salle capitulaire un tableau fait dans le temps, qui représente le moment où se fit la capitulation du château de l'Alhambra, & on les clefs furent remises à Ferdinand ; au bas est une inscription qui rappelle ce fait.

Les religieux de saint Jérôme ont un superbe couvent dans Grenade, fondé par Ferdinand Gonsalve, surnommé le Grand Capitaine ; on

lit sur une des murailles de l'église cette inscription emphatique : *Gonzales Fernando à Corduba, magno Hispaniarum duci, Gallorum ac Turcarum terrori.* « A Gonzales Fernand de Cordoue, le Grand Capitaine de l'Espagne, la terre des François & des Turcs. » Il est enterré dans le chœur de l'église, on voit sur sa tombe sa statue à genoux.

Les Chartreux ont aussi une superbe maison hors de la ville, dont les caves sont fameuses par le vin excellent & très-vieux qu'elles renferment.

Grenade se nommoit anciennement *Iberia* ; elle fut fondée, s'il faut en croire ceux qui le disent, par une arriere petite-fille d'Hercule, nommée *Liberia*, fille d'Hispan, & femme d'Hesperus, prince Grec, & frere d'Atlante. D'autres, avec d'alsoi bonnes preuves, soutiennent qu'elle fut fondée par *Iberus*, petit-fils de *Tubal*, & qu'elle prit le nom de Grenade ou de *Garnata*, de *Nata*, fille de *Liberia* ; ce mot étant composé de *Gar*, qui dans la langue de ce temps-là signifioit grotte, & de *Nata*, c'est-à-dire, la grotte de *Nata*, parce que cette princesse s'occupoit beaucoup d'astrologie & d'histoire naturelle, & qu'elle se plaisoit à la campagne. Il est sûr qu'une telle *Nata* ou *Natayde* a existé dans les premiers temps de la fondation de Grenade, & qu'il y eut au même lieu où est aujourd'hui l'*Alhambra*, un temple dédié à *Nativala*. On fait dater la fondation de Grenade de 2808 ans avant Jésus-Christ ; on fait que du temps des Romains, ce fut une colonie municipale.

Il existe une description latine de Grenade très-bien faite, & telle qu'elle étoit en 1560, par un marchand d'Anvers, *George Hofnahel*, qui voyageoit en Espagne; elle est imprimée dans l'ouvrage *civitates orbis terrarum*, à Cologne en 1576. On y voit une bonne carte de cette ville.



longues.

*Route de Grenade à Cadix , en passant
par Antequerra & Malaga.*

EN quittant Grenade , on traverse sa fameuse *Vega* ou campagne. C'est une plaine qui a huit lieues de large & vingt-sept de circonférence ; elle est entourée de hautes montagnes qui lui servent de rempart ; elle est arrosée par le *Genil*, le *Darro*, le *Monachil*, le *Vagro*, le *Dilar*, & trente-six fontaines. Il y a peu de plaines dans le monde où il se soit versé plus de sang humain , ayant été pendant plusieurs siècles le théâtre où les Espagnols & les Maures ont combattu.

Il y a dans Grenade un proverbe qui dit , à qui en Dios le qui so bien en Grenada , le *Diò de comer* (*), & c'est avec raison si l'on considère la beauté de sa campagne , la température de son climat & les sites charmants que la nature lui a prodigués.

À deux petites lieues de Grenade , est la ville de *Santa Fé* , ou de Sainte-Foi , bâtie par les rois Ferdinand & Isabelle. Tandis qu'ils assiégeoient Grenade , le feu ayant pris à leur camp , ils résolurent d'en faire un qui n'eût pas à craindre le même accident , & qui fût plus durable. Ce nouveau camp est devenu une petite ville qui n'a que deux rues assez

(*) Le sens de ce dicton est , Dieu donne de quoi vivre dans Grenade à ceux qu'il aime bien.

longues. Le chemin est fort agréable, bordé de grands arbres, & borné par des côteaux verts & rians.

Après une journée de route, on arrive à *Loxa*, ville assez grande, bâtie sur le bord du *Genil*, & au pied d'une montagne; elle se présente d'une manière pittoresque, & comme toutes les villes fondées par les Maures; elle est forte d'assiette & entourée de rochers inaccessibles. On y voit les restes du château qui servoit à la défense: il est devenu la demeure paisible d'un hermite. Les Maures ne prévoyoient pas que la plupart de leurs palais & de leurs forteresses seriroient un jour de retraite à de pieux Cénobites: telle a été cependant la destinée des monuments qu'ils ont laissés: les châteaux de *Morviedre*, de *saint Philippe*, de *Grenade*, de *Loxa*, &c. sont peuplés de moines & d'hermites.

Les environs de *Loxa* sont très-fertiles; on y recueille d'excellents fruits; ses montagnes sont couvertes de pâturages & de bestiaux.

En quittant *Loxa*, on traverse le *Mont-Orospeda*; & dans le voisinage d'*Archidona*, ville bâtie au sein des rochers, sur les frontières de l'Andalousie, on apperçoit *la Pena de los Enamorados*, c'est un rocher que deux amants ont rendu célèbre.

Un chevalier François, jeune & de belle figure, fut fait prisonnier par les Maures dans le temps qu'ils régnoient encore à *Grenade*. Sa taille, sa beauté, sa politesse firent tant d'impression sur le roi Maure, qu'il lui donna la liberté, & qu'il le retint même quelque

temps auprès de sa personne , pour le faire jouir des plaisirs de sa cour. Ce roi avoit une fille qui ne put voir le chevalier , sans ressentir pour lui le plus violent amour ; il s'en apperçut , & les charmes de la jeune princesse avoient également agi sur son cœur. Ils trouverent le moyen de se voir & de se dire plusieurs fois combien ils s'aimoient ; leur bonheur ne dura point , leur intelligence fut découverte , & craignant d'être la victime du roi Maure , ils résolurent , dès la même nuit , de s'échapper pour aller s'unir parmi les chrétiens. Ils sortirent en effet du palais ; mais ils furent bientôt poursuivis ; n'ayant pas de temps à perdre , ils grimperent à un rocher extrêmement élevé ; mais la troupe envoyée à leur poursuite ne tarda pas de les envelopper : ne voyant plus alors aucune ressource , ils s'unirent tendrement , & se tenant étroitement embrassés , ils se précipiterent du haut de cette roche qui porte encore le nom de roche des amants.

Après avoir fait quatre lieues encore dans les montagnes , & par un chemin très-mauvais , on arrive à *Antequerra* , ville assez grande & fort ancienne , située moitié dans une plaine & moitié sur une montagne. Les rues y sont grandes & les maisons assez bien bâties.

Elle fut construite par les Maures sur les ruines de l'ancienne *Singilia* : la nécessité où ils étoient de se fortifier contre les ennemis qui les environnoient , & de choisir toujours des positions où l'art pût aisément seconder la nature , leur fit bâtir à l'extrémité de cette ville un château qu'ils rendirent le plus fort

qu'ils purent, par le moyen de plusieurs tours & de barrières de fer. On conserve encore dans ce château plusieurs armes antiques que les Maures y avoient ramassées ; on y voit des casques, des cuirasses & des boucliers de fer artistement travaillés ; quelques-uns sont couverts d'un triple cuir ; on y trouve des piques, des javelots, des arcs & des fleches dont le fer est très-aigu.

En suivant le chemin qui conduit au calvaire ; car chaque ville & chaque village ne manque pas d'avoir son calvaire, on a sous les yeux un paysage superbe, & qui feroit le plus grand effet sur la toile. On apperçoit comme dans un abyme, plusieurs cascades naturelles qui se précipitent, & dont l'eau bondit sur les rochers ; se trouvant ensuite réunies, elles forment une rivière qui serpente dans le vallon, elle est bordée de plusieurs moulins. Plus loin se trouvent des groupes de laveuses, quelques arbres projetés sur la croupe de la montagne les couvrent de leur ombre ; tous ces côteaux sont couverts de bois & de verdure. A droite, sur un côteau élevé, est un antique château ; on découvre dans le lointain une plaine immense, mais on ne la voit qu'à travers la gorge que forment ces montagnes, & comme dans une espèce de brouillard. Enfin, pour achever le tableau & le rendre lugubre, derrière le vieux château est la voie Sacrée, que désignent plusieurs croix qui conduisent au calvaire.

Dans la première église où j'entrai, étant

à Antequerra, j'entendis de toute part le chant des oiseaux. Je cherchois à découvrir l'habitation qu'ils avoient pu se faire dans ce lieu saint & fréquenté; lorsque j'aperçus plusieurs cages suspendues dans les diverses chapelles où l'on force les serins & les alouettes à chanter les louanges du Seigneur.

L'église principale de cette ville, n'a de remarquable qu'une figure très-mauvaise représentant Jesus-Christ dans le jardin des olives: il seroit difficile de nombrer la quantité de cœurs, de bras, de pieds & de cuisses d'argent qui se trouvent suspendus auprès de la statue.

Antequerra est fameuse par le long séjour qu'y a fait *Solano*, homme simple, droit & peu instruit, mais qui par les observations qu'il avoit faites sur le pouls, étoit parvenu, non seulement à prédire les crises des maladies, mais à déterminer l'espece de crise, & l'heure à laquelle on devoit l'attendre.

Solano naquit l'an 1685 à Montilla, petite ville de l'Andalousie, qui est à six lieues de Cordoue; il étudia la médecine dans Grenade, d'où il passa à Illora pour se former à la pratique; il s'y maria à l'âge de vingt-sept ans. Sa réputation s'étant étendue jusqu'à Antequerra, il s'y fixa en qualité de médecin honoraire de la ville; place qu'il a occupée jusqu'à sa mort, arrivée le 31 mars 1738. *Solano* eut quinze enfans, dont sept garçons; il donna l'histoire de ses diverses observations sur le pouls, dans un volume *in-folio*, intitulé *Apollinis Lapis Lydos*, ou la pierre de

touche d'Apollon. Cet ouvrage resta long-temps ignoré, même en Espagne, jusqu'à ce qu'étant tombé dans les mains de M. Nihell, médecin Anglois, qui vivoit à Cadix, il conçut une telle estime pour l'auteur, qu'il fit exprès pour le voir le voyage d'Antequerra; il y passa deux mois auprès de Solano, lui voyant mettre en pratique le résultat de ses observations; étonné, comme il le dit lui-même à la tête de l'analyse angloise qu'il donna de l'ouvrage de ce médecin, de la justesse de ses pronostics & des cures admirables qu'il faisoit tous les jours, par la seule connoissance qu'il avoit acquise du pouls. Il étoit venu à bout de connoître les crises de toutes les maladies, l'heure où la crise arriveroit, de quelle nature elle devoit être, & par quel organe elle se feroit. Solano étant encore élève du docteur Gerard, avoit voulu faire part de ses observations à son maître qui les avoit méprisées; mais en cachette, il déroboit aux malades les purgatifs ou les autres remèdes qu'on leur ordonnoit, lorsqu'il prévoyoit que la crise suffiroit seule pour les guérir, & que le remède pouvoit contredire la nature.

On peut lire tous ces faits dans l'ouvrage de M. Nihell, intitulé *Observations rares & nouvelles sur le Pouls*, &c. & dans les lettres érudites de Feijoo, qui n'en font qu'une fastidieuse & longue répétition. L'ouvrage de Solano a fait époque en médecine; il a ouvert la carrière aux fameuses recherches de M. Bordeu, de MM. Cox & Flemings, & de M. Fouquet. Cependant quelques médecins doutent encore

de la méthode de Solano , & ne la croient pas infaillible ; l'importance du sujet mérite bien que tous ceux qui se mêlent de l'art de guérir, prennent la peine de l'examiner.

Antequerra fut conquise sur les Maures par l'infant Don Ferdinand, il employa à ce siege de la poudre à canon ou des tonnerres, comme disent les anciens historiens. On prétend que les Maures à qui on avoit coupé toutes les eaux, creusant une fontaine qu'il y avoit dans la ville, trouverent écrit sur la premiere pierre qu'ils rencontrèrent, *quando esta piedra se quitara, entones se ganara Antequerra de Christianos*, c'est-à-dire, lorsqu'on découvrira cette pierre, Antequerra sera conquise par les chrétiens. Il ne sortit d'Antequerra, après la capitulation, que deux mille huit cents quinze personnes.

Dans les vastes plaines qui avoisinent cette ville, du côté de l'Andalousie, on a la douleur de ne pas voir un seul arbre planté. Le voyageur est obligé de faire plusieurs lieues sous un ciel brûlant, sans trouver un abri.

A deux lieues de cette ville, est une fontaine dont les eaux guérissent de plusieurs maladies, mais sur-tout de la gravelle : l'inscription suivante qu'on y a decouverte, prouve que sa vertu étoit connue dans l'antiquité.

FONTI DIVINO ARAM

L. POSTVMIVS. STATVLIVS.

EX VOTO D. D. D.

Elle s'appelle aujourd'hui *la Fuente de la Piedra*, la Fontaine de la Pierre.

En quittant Antequerra, du côté du midi, on grimpe à des montagnes très-escarpées, & qui n'ont rien d'agréable à offrir à la vue que des précipices & des rochers stériles. Après avoir fait ainsi quatre lieues à dos de mulet, car il n'y a pas là de chemin pour les voitures, on parvient à une *Venta* ou auberge, dont les environs sont assez riants; la route devient moins rude alors, moins montueuse, & la campagne est plus cultivée. On arrive enfin à la ville de Malaga, cachée par les montagnes qui dominant la côte.

Malaga est petite, mais très-ancienne. Les Phéniciens la bâtirent plusieurs siècles avant Jésus Christ, & la nommerent *Malacha*, à cause du grand débit qu'on y faisoit de poissons salés. Ptolomée & Pline la nomment *Malaca*, & ce dernier ajoute qu'elle appartenoit aux alliés des Romains, *Malaca cum fluvio fœderatorum*. Antonin dans son itinéraire décrit une route de *Castelon* à Malaca, & une autre de Malaca à *Gades* ou *Cadix*.

Strabon en parle comme d'une colonie de Carthaginois très-commerçante, & fameuse par ses salaisons.

C'est aujourd'hui une jolie ville, bâtie au pied d'une haute montagne: son port est sûr; son môle est superbe, soutenu d'un large & magnifique quai. Son commerce ne consiste guere maintenant que dans ses vins connus & estimés de toute l'Europe, les fruits de son terroir & les eaux-de-vie.

Elle est le siège d'un évêché fort ancien, suffragant de Grenade. Son premier évêque

connu est Patrice, qui l'an 300 assista au concile Illibérain ; il eut des successeurs jusqu'au temps où les Maures firent la conquête de Malaga. Ils la conserverent jusqu'en 1487, qu'elle leur fut enlevée par Ferdinand V, qui ne put la prendre que par famine.

La cathédrale est vaste, bien bâtie, & d'une forme élégante ; mais dans l'espece de dôme qui couronne le maître-autel, sont placés les apôtres sous des figures de fort mauvais goût, & des formes courtes & mal dessinées ; la voûte est aussi remplie d'ornemens mesquins qui la déparent.

La façade qui est presque toute de marbre bleu & sanguin, seroit assez belle, si l'on ne l'avoit pas décorée d'un très-méchant bas-relief de marbre blanc, qui représente l'Anonciation, & de quelques Anges aussi mauvais que les Apôtres du dôme.

Les habitants de Malaga sont affables. Le consul de France, M. Humbourg, long-temps employé dans les affaires étrangères, y fait très-bien les honneurs de sa place : il n'y a qu'une voix sur son amenité, & le bon accueil qu'il fait à tous les étrangers qui passent à Malaga.

En quittant cette ville, on est obligé de reprendre le chemin d'*Antequerra*, & de traverser ensuite les plaines immenses & dépouillées dont j'ai déjà parlé. Stern a bien raison de dire qu'un voyageur ne fait que faire d'une plaine ; mais elle est utile au laboureur. C'est-là qu'il recueille le prix de ses fatigues, & à ce titre, elle devient bien intéressante aux yeux de l'homme sensible.

A quelques lieues d'Antequerra, on trouve *Roda*, petit village assez bien situé, & delà jusqu'à la *Pedra*, bourg assez grand, les chemins sont beaux & unis, la campagne est superbe & bien cultivée jusqu'à *Ossuna*, & je n'ai jamais vu d'arbres avec autant de plaisir que les premiers que je rencontrais après avoir passé la *Pedra*, tant la vue des plaines désertes d'Antequerra m'avoit attristé.

Ossuna appartient à un seigneur, & n'a pas le titre de ville; elle est cependant fort ancienne, grande & bien peuplée. Elle étoit forte, dit-on, autrefois, moins par ses remparts que par le privilège que la nature lui a donné, d'avoir dans son sein une fontaine qui fournit de l'eau à ses habitants, tandis que toute sa campagne en est privée à huit milles à la ronde. Lorsque César l'assiégea, il fut obligé de faire venir ses provisions, & l'eau sur-tout, de fort loin. La même fontaine subsiste encore.

Philippe II érigea *Ossuna* en duché, en faveur de la maison des Girons, l'an 1562.

Il y a dans *Ossuna* plusieurs monastères de religieux & un de religieuses fondés par les ducs d'*Ossuna*; un hôpital pour les pauvres & pour les enfants trouvés, & une université fondée en 1549 assez bien rentée, mais peu fameuse.

L'église majeure d'*Ossuna* n'a de beau que sa situation; c'est un antique édifice, plus large que long, bâti sans goût & sans proportion; mais sa position la fait ressembler à une forteresse construite pour défendre & soumettre la ville, & elle lui est en effet soumise. Cette

église est environnée d'une belle terrasse, d'où l'on voit la ville sous ses pieds, une vaste étendue de campagne, des côteaux lointains & de riches pâturages.

D'*Offuna* à la *Puebla de Cazalla*, on ne voit que des plaines incultes & marécageuses. On prend le chemin où l'on veut, il a plus d'une lieue de largeur. La situation de la *Puebla* est charmante; c'est un gros bourg bâti sur la cime d'un coteau verd & escarpé; dans le bas coule une riviere qui tombe d'une cascade élevée. On respire tout autour l'air le plus sain, mêlé à l'odeur des prairies.

En quittant la *Puebla*, le chemin est toujours uni, entrecoupé de plaines humides, & dont on ne voit pas le bout; rien d'agréable, rien d'attachant. On a le malheur de ne pas appercevoir une seule chaumiere; on ne peut reposer sa vue que sur de la boue & des chardons jusqu'à *el Harrahal*, petite ville assez bien bâtie, où tandis que je dînois seul dans la cour de l'auberge, en face de la porte, à la maniere des Arabes, un homme en a jeté un autre par terre, dans la rue, d'un coup de couteau. La justice n'a pas manqué d'accourir quelques minutes après; mais le meurtrier s'étoit déjà réfugié dans le sein de l'église, & je suis parti pour ne pas servir de témoin dans une procédure inutile. J'ai traversé le soir comme le matin, quatre lieues de terres incultes; mais j'étois récréé par la vue des bestiaux qui couvroient la campagne. Je suis arrivé de bonne heure à *Utrera*, bourg très-grand & fort peuplé. La route qui conduit à son calvaire est

charmante ; elle est ombragée d'un côté par une allée de grands arbres , plantés sans ordre , & de l'autre embaumée par une muraille de fleurs & de verdure. J'ai passé là une heure , m'arrêtant de croix en croix , pour m'ennivrer mieux du parfum qui étoit répandu sur la Voie Sacrée. J'ai été voir ensuite l'église principale , connue sous le nom de saint Jacques le Majeur ; elle est sur une espèce de coteau , environnée d'une terrasse agréable par sa position ; mais on l'a ornée d'objets bien sinistres , de têtes de morts & d'inscriptions fulminantes contre les pécheurs. En vérité , je ne fais que penser de tous ces censeurs atrabilaires ; la vie est un calice plein d'amertume , & ils craignent toujours qu'elle n'ait pas assez de fiel.

L'église est ordinaire , très - ordinaire ; mais on y voit plusieurs chapelles richement décorées , & entr'autres celle du *Santissimo Christo* , dont l'autel est tout d'argent , de sorte qu'il y avoit devant cette chapelle beaucoup de fideles prosternés , tant un autel d'argent est fait pour inspirer de la dévotion.

Il y a dans Utrera une place superbe , d'un quarré régulier , environnée de belles maisons , dont toutes les fenêtres ont de grands balcons de fer ; elle sert aux courses de taureaux.

D'*Utrera* jusques à *Las Cabezas* , mêmes plaines que la veille ; mais elles sont beaucoup plus dangereuses , sur-tout si l'on voyage en hiver , par les profonds marais dont elles sont couvertes. Sur le faux rapport d'un guide , j'ai été embourbé pendant trois heures , il a fallu décharger la voiture pour pouvoir la remettre

en bon chemin. Les hommes qui travailloient à la dégager, avoient de la boue jusqu'à mi-cuisse ; comme le chemin n'est pas tracé, il arrive tous les jours qu'on donne dans un borbier, sans avoir le temps de s'en appercevoir.

Cabezas est un assez grand village, bâti sur un coteau à l'entrée d'une chaîne de montagnes peu élevées. On y voit plusieurs ruines qui attestent que c'étoit autrefois une grande ville. La devise de ce village est : *non se hace nada nel consejo del rey senza Cabezas* ; il ne se fait rien dans le conseil du roi sans de bonnes têtes, mot qui n'est pas toujours vrai, & qui fait allusion au nom que porte le village. Après en être sorti, on trouve un chemin assez agréable tracé dans un bois ; mais l'on revient bientôt dans une triste plaine, jusqu'à la *Venta de Alcantarilla*, auberge isolée où il faut s'arrêter. Aux environs de cette Venta, est un petit hameau qui lui donne son nom, où les Romains avoient bâti un pont qui existe encore, pour passer les marais que forme le Guadalquivir, il se fermoit aux deux extrémités. Les portes sont surmontées de deux tours élevées ; il étoit, dit-on, orné de superbes colonnes de jaspe verd, qui ont été transportées à Séville pour décorer le maître-autel de la cathédrale.

A deux lieues de *Alcantarilla*, on perd de vue les marais immenses qu'on a traversés pendant toute cette route, & l'on voyage dans un pays fertile & bien cultivé jusqu'à *Xerès de la Frontera*, grande ville beaucoup plus longue que large, située au bord du *Guadalete* ; on y

compte près de quinze mille habitants. Quelques-unes de ses rues sont tortueuses & escarpées ; mais en général elle est bien bâtie. Les antiquaires ont prétendu que c'étoit l'ancienne *Asta Regia* ; mais il est plus probable qu'elle a été construite des ruines de cette ville.

La campagne de Xerès est extrêmement fertile , on connoît son vin blanc très-recherché en Europe , & dont il se fait un grand commerce dans les Indes. Son terroir est planté d'orangers , de citroniers & de tous les autres arbres à fruits. Il y a dans Xerès beaucoup de noblesse & de puissantes maisons de commerce ; c'est auprès de cette ville que se donna la fameuse bataille qui décida du sort de l'Espagne , & que perdit Roderic, dernier roi de la race des Goths, en 712 ; elle fut si décisive , qu'elle entraîna la ruine de cette nation , & que l'Espagne demeura plusieurs siècles au pouvoir des vainqueurs.

A deux lieues de Xerès est le port de *Sainte Marie* , situé dans une plaine fort agréable , à l'embouchure du Guadalete.

La ville de Sainte Marie est grande , riche & peuplée ; elle n'a aucune espece de fortification. Ses rues sont larges & ornées de belles maisons ; on peut dire que c'est une des plus jolies villes de l'Espagne. Son église principale est un bel édifice qui renferme plusieurs statues de bronze bien sculptées. Ses environs sont très-riants ; on y respire le parfum des orangers. La promenade ou l'*Alameda* est plantée de plusieurs allées impénétrables au soleil , & ornée de fontaines. Les eaux de Sainte Marie sont excellentes ; c'est elle qui en fournit à la

ville de Cadix , dont l'eau faumache ne peut pas se boire. Sa provision se fait en barriques, & lorsque le vent du nord rend le trajet trop dangereux , Cadix est privée d'un des besoins les plus essentiels à la vie.

Le port de Sainte Marie est situé vis-à-vis Cadix , & l'on voit de son môle très-distinctement cette ville & sa baie , le trajet n'étant que de deux lieues ; cependant il y périt souvent des bateaux, & les matelots ne manquent jamais , lorsqu'ils sont à la barre , de prier les ames du Purgatoire d'intercéder pour eux , & la priere ne s'acheve pas sans une quête.

Le môle de Sainte Marie est grand ; c'est une magnifique terrasse en bois de près de cent pas en quarré, projetée sur la mer , & environnée d'une balustrade & de sieges commodes. On descend dans le port par trois larges degrés , & c'est-là que l'on s'embarque pour Cadix après avoir été fouillé ; on vous fouille encore à quelques cents pas en avançant dans la mer. Vous ne manquez pas d'être fouillé en arrivant à la baie , & l'on vous fouille pour la quatrième fois à la porte de Cadix. Il n'y a pas au monde de pays plus étrange que l'Espagne , & sur-tout Cadix , pour ce genre de vexation. Le gouvernement entretient une foule de mercenaires , ames viles , qui pour vingt sous , laisseroient passer tous les contrebandiers de la terre ; mais qui sont très-exacts à vider les poches d'un homme honnête ; chaque ville d'Espagne met un impôt sur sa délicatesse ; en entrant & en sortant , il doit une portion de sa bourse aux gardes de la douane , s'il ne

veut être vexé , fouillé & retardé. Ceux de Cadix sont les plus insolents qui existent parmi cette troupe avide ; ils ont l'effronterie , si vous passez seulement la porte de la ville pour aller au môle , de vous demander pour boire , avec un ricanement & un ton qui signifient donnez , sinon je vous fouille. Le gouvernement devrait bien avoir l'œil à ces tyrannies particulieres , & d'autant plus outrageantes , que c'est la crasse de la nation qui les exerce.



D E C A D I X.

CADIX ne fut pas moins fameuse dans l'antiquité, qu'elle l'a été depuis, lorsqu'elle est devenue l'entrepôt général du commerce de l'Espagne dans les Indes. Son heureuse position a dû la rendre chère de tous les temps aux peuples commerçants, malgré l'aridité de son sol, malgré les vents brûlants & fréquents qui énervent, épuisent ceux qui l'habitent, & dont l'influence produit quelquefois la fureur & le délire.

Les Phéniciens avoient à peine abordé en Espagne, qu'ils fondèrent *Gadez*, nom qui signifie *enceinte*, sur cette langue de terre environnée de mer, que les Grecs croyoient être l'extrémité du monde du côté de l'occident.

Cette place devint très-puissante sous l'empire des Romains. Ils l'embellirent; on y vit plusieurs temples s'élever, & si l'on en croit les anciens, la religion y eut des dogmes plus sublimes que dans le reste du monde; on y voyoit des autels dédiés à l'année, aux mois, à l'industrie, c'est la divinité des commerçants, à la vieillesse; & ce qu'il y a de plus surprenant dans un pays que l'amour du gain avoit fondé, on y trouvoit la statue & le temple de la pauvreté. Le plus fameux étoit celui d'Hercule; les Phéniciens l'avoient bâti; ce fut là qu'il vainquit le triple Gerion. La grande antiquité de son temple donnoit lieu à des récits fabuleux: parmi les nombreuses colonnes dont

dont il étoit décoré ; on en distinguoit deux en airain , sur lesquelles étoient gravés des caracteres inconnus. Quelques auteurs ont prétendu que ces lettres mystérieuses désignoient simplement ce que le temple avoit coûté. Ce fut dans son enceinte , selon les historiens romains , que Jules-César trouva cette statue d'Alexandre , qui inspira à son ambition des plaintes si ameres. On ne faisoit dans ce temple aucun sacrifice d'animaux , on se contentoit d'y brûler de l'encens : & par une institution peu galante , & une parité qu'on aura peine à concevoir , il étoit défendu d'y laisser entrer les femmes & les pourceaux. Le prêtre qui offroit le sacrifice devoit être chaste , avoir la tête rasée , les pieds nus & la robe retrouffée. Quelques-uns prétendent qu'on ne voyoit dans ce temple aucune statue , pas même celle du Dieu à qui il étoit dédié : par Hercule , ils avoient voulu désigner la force & la toute-puissance de la divinité. (*)

La langue de terre sur laquelle Cadix est située , embrasse une étendue de mer assez considérable , & par le moyen des deux pointes qu'elle forme , nommées *Los Puntales* , elle jouit d'une superbe baie , ouvrage de la nature , qui a environ trois lieues de long sur deux de large. Son entrée est d'une petite lieue ; selon le Pere Labal elle n'a que cinq

(*) *Sed nulla effigies simulacraque nota deorum ,
Majestatem locum , & sacra implere timore.*

Sil. Italicus.

cents toises. Les deux pointes paroissent faites exprès pour défendre la baie & recevoir les fortifications qu'on y a bâties. Le fort du côté de Cadix s'appelle du *Puntal*, celui du côté opposé se nomme de *Matagorda* : ils sont tous les deux armés de gros canons de fonte.

La ville de Cadix occupe la partie septentrionale de l'île ; elle est beaucoup plus grande & plus belle aujourd'hui qu'elle ne l'étoit lorsque le Pere Labal la vit, il la compare à Bayonne en grandeur ; mais sa population ne peut pas entrer en comparaison avec cette dernière ville. Sa forme est à peu-près quarrée, la nature & l'eau ont contribué à la fortifier, du côté du midi, la mer la rend inaccessible à cause de la hauteur de ses bords ; du côté de terre, la place est défendue par deux bons bastions ; & au nord, par plusieurs bancs de sable & des écueils très-dangereux. La pointe qui avance vers l'Occident, & qui étoit nommée la fin du monde, est gardée par un fort nommé saint Sébastien, qui défend l'entrée du golfe. Du côté de l'Orient, le port est soutenu par le château de saint Philippe qui le met hors d'atteinte.

Les rues de Cadix sont larges, droites & presque toutes pavées à présent d'une large pierre blanche & unie que l'on a soin de tailler, pour empêcher les pieds des chevaux & des mulets de glisser. Les maisons sont grandes, commodes, fraîches & bien distribuées, on ne peut nombrer les commerçants riches & puissants qui l'habitent, ou, pour mieux dire, toute la ville est commerçante.

Cadix a plusieurs places régulières : la plus grande est celle de saint Antoine ; mais ce qui doit la rendre célèbre est l'église de ce nom ; ce n'étoit autrefois qu'un simple hermitage. Pendant la peste de 1648, la statue de ce saint ayant pris la peine de quitter plusieurs fois sa niche pour aller en ville guérir les malades, on se ravisa, & par reconnoissance, on lui bâtit une belle église qui est devenue une des paroisses de la ville.

Les Franciscains ou Récolets s'établirent à Cadix l'an 1608 ; ils eurent d'abord une très-petite maison à la place de la Croix Verte, mais aujourd'hui ils ont donné leur nom à la rue qu'ils habitent. Leur agrandissement s'opéra par le moyen de la Vierge & d'un négociant François, nommé Pierre Isaac, qui forma une société avec la reine du ciel, dans laquelle ils gagnèrent quatorze mille ducats. Isaac eut soin de porter aux Franciscains la portion de la Vierge, & il donna la sienne pour avoir le plaisir d'être enterré dans l'église de ces bons Peres, qui eurent ainsi toute la somme.

Presque tous les moines connus ont des maisons ou des couvents dans Cadix, & l'on imagine bien qu'il n'y manque pas aussi de monasteres de religieuses. Colmenar en fait un très-long détail, qui ne laissera rien à desirer à ceux qui pourront être curieux de cet objet.

Toutes les nations concourent à peupler Cadix : parmi elles, la plus considérable est la Françoisé, après elle la Flamande, ensuite l'Italienne, l'Angloise, la Hollandoise & l'Allemande.

L'enceinte de *Campo Santo*, qui étoit déserte en 1706 ; lorsque le Pere Labal étoit à Cadix , est bâtie aujourd'hui ; cette ville s'est accrue de plus d'un tiers depuis cette époque. Ce ne sont plus ces rues qu'il décrit pleines de boue , étroites & tortueuses ; Cadix est une belle ville , aussi bien percée que bien bâtie ; la *Calle Ancha* ou rue large , la *Calle Nueva* ou rue neuve , celle de saint François , sont de fort belles rues.

La maniere de construire les maisons & de les distribuer est particuliere à Cadix , & ressemble très-peu à celle du reste de l'Espagne ; elles ont presque toutes une cour quarrée ou parvis pavé de carreaux de marbre bleu & blanc , autour duquel regnent plusieurs galeries en balustrades de fer , qui forment les divers étages , & qui conduisent aux appartements. On a soin pendant les grandes chaleurs de tendre vers le haut de cette cour une large toile , qui donne l'ombre & la fraîcheur dans les diverses pieces de la maison. Plusieurs appartements n'ont pas de fenêtré , & ne prennent jour que par la porte qui ouvre sur ces galeries. Souvent l'escalier est de marbre blanc , & forme sur la cour un double perron. La premiere galerie est soutenue par des colonnes de bois , de pierre ou de marbre , suivant les facultés du maître. Les salles de compagnie sont ordinairement très-vastes , mais rarement sont-elles tapissées ; elles ont simplement tout autour une bande d'étoffe qui ne s'éleve guere qu'à la hauteur des chaises , tabourets ou fauteils qui décorent l'appartement ; le reste des

murailles est d'un blanc de neige , orné par intervalles de tableaux de saints & de quelques petits miroirs.

L'eau de Cadix , comme je l'ai déjà observé , est détestable à boire : quelques maisons ont des citernes ; mais les maîtres ont grand soin de les tenir fermées : ceux qui ont des puits les tiennent aussi sous la clef , quoique l'eau en soit fade & dégoûtante. La bonne eau à boire vient du port sainte Marie , & c'est un objet de dépense ; pour la conserver pure & fraîche , on la verse dans de grandes urnes d'argile , qui la rendent presque aussi froide que la glace , & qui seroient très - précieuses , si l'eau ne s'échappoit par tous les pores du vase.

On bâtit à Cadix , depuis plus de soixante ans , une cathédrale qu'on vouloit rendre la plus belle de l'Espagne : tout l'intérieur est en marbre ; mais le travail en est si lourd qu'on en est , pour ainsi dire , assailli. Le roi a établi , en faveur de cette église , une espèce d'impôt sur tous les navires qui reviennent des Indes , & c'est pour le percevoir plus long - temps que l'on travaille avec tant de lenteur à la finir.

Les environs de Cadix sont secs , stériles , couverts du sable que la mer y jette sans cesse , cependant l'industrie & l'or des commerçants étoient venus à bout d'y former quelques jardins agréables , & d'y élever plusieurs maisons de campagne ; mais depuis quelques années le gouvernement les a fait abattre , sous le prétexte qu'elles pouvoient favoriser la contrebande , de sorte que pour jouir de la campagne , il faut aller à plusieurs lieues de Cadix.

Cette ville a toujours été extrêmement peuplée : dans le dénombrement qui en fut fait sous Auguste, on y trouva cinq cents chevaliers, & les autres citoyens à proportion, ce qui ne se voyoit nulle part hors de Rome. On y compte aujourd'hui plus de soixante mille habitants. Les richesses y avoient introduit beaucoup de luxe, & c'est encore la ville d'Espagne qui en a le plus. Les filles de Cadix étoient recherchées dans les fêtes publiques & les orgies particulières, tant pour leur habileté à toucher divers instruments, que pour leur talent pour la danse, & leur humeur pleine d'enjouement. Elles sont encore aujourd'hui très-séduisantes; elles savent varier avec autant de délicatesse que de lasciveté, les attitudes voluptueuses, & quelquefois cyniques des danses du pays; il en est même qui ne peuvent être exécutées dans les assemblées jalouses d'unir la décence au plaisir. Mais on ne peut concevoir leur légèreté, & sur-tout la mollesse & la flexibilité de leurs mouvements.

Je me flatte qu'on lira avec plaisir la description aussi élégante qu'expressive, que nous a laissé le fameux doyen *Marti*, de la danse de Cadix, qui est vulgairement nommée le *Fandango*. Je mets sa lettre en original; ce que j'ai dit de la souplesse des Andalouses suffit pour en donner une idée aux personnes qui n'entendent pas le latin (*). D'ailleurs M.

(*) I nunc, & veterum morum licentiam accusa, nostrorum verecundiam lauda. Nostri salutationem illam Gaditanam.

Barreti & quelques autres voyageurs ont fait suffisamment connoître les danses de l'Espagne.

Les Espagnols naissent avec l'oreille très-juste & très-délicate, ils sont tous affectionnés à la musique. Le genre de la leur est pathétique & plein d'expression, leurs bals sont toujours très-gais, & s'arrangent à peu de frais : la voix, la guitare, le cliquetis des castagnettes & les coups de talons, tour à tour ménagés & rapides, avec lesquels les danseurs marquent les pas & la mesure, font un accord

obscenitate suâ per omne ævum famosam, atqui hodie ipsâmet per omnia hujus urbis compita, per omnia cubicula, cum incredibili adstantium plausu, saltari videas : nec inter Æthiopas tantùm & obscuros homines, sed inter honestissimas feminas, ac nobili loco natas. Saltationis modus hoc ritu peragitur. Saltant vir & femina, vel bini, vel plures. Corpora ad musicos modos per omnia libidinum irritamenta versantur, membrorum in ea mollissimi flexus, clunium motationes, micationes femorum salacium, insultuum imagines, omnia denique turgentis lasciviæ solertissimo studio expressa simulacra. Videas cevere virum, & cum quodam gannitu crissare feminam, eo lepore ac venustate, ut ineptæ profecto ac rusticæ tibi viderentur tremulæ nates Photidos Appulejanæ ; denique talem peragunt saltationem, qualem verisimile est suum Herculem cum Omphale saltasse. Intereâ omnia constrepunt cachinnis & ronchis. Quin spectatores ipsi, satyricæ attellanæque *Orseos* furore correpti, in ipso simulatæ libidinis campo, leni quodam gestu nutuque velitantur, ac fluctuant. En Gaditanas delicias, præ quibus, Phrygiam illam *Xordaxa*, quid aliud existimabis præter meras nugas ? Quod ad urbem spectat, habes, me hercule, emporium utriusque orbis commercio & opibus florentissimum, ingenio loci, situque peropportunum. Nihil ne (dices) de Letheo flumine ? de Elysiis ? litud quidem trajeci, nec tui oblitus sum. In his versor, nec ideo me beatum judico, nisi te denuo amplectar, cujus desiderio contubescō. Vale iterum atque iterum. Ex Herculis felis, & extremo mundo, Gadibus xvj Kal. februarii 1712.

charmant , qui transporte quelquefois le spectateur , & lui fait jeter des cris , comme l'observe le doyen Marti , qu'on croiroit être de fureur , mais qui ne sont que l'expression du plaisir qu'il éprouve. Peu d'étrangers peuvent chanter leurs seguedilles , dont le chant paroît d'abord monotone & sans inflexion , mais dont le sel & le goût que les Espagnols savent y mettre , est inimitable.

Tel est le sort de l'homme qui voyage : il quitte la cabane où il a partagé le pain bis & le lait d'un paisible laboureur , pour se transporter devant une superbe colonnade ; il traverse une prairie riante & solitaire , pour grimper à la cime des montagnes , ou se précipiter dans les abymes des vallées. Ainsi l'esprit encore ému des attitudes voluptueuses de la danse Cadicienne , je dois prendre part à tous les soucis du commerce , suivre la flotte & les galions ; voir arracher de la mine le métal précieux & funeste qui fournit une valeur , un signe à tous les besoins , à tous les plaisirs , & je suis rappelé malgré moi au ton simple qui convient à la matière sérieuse dont je traite.

Il a paru sur le commerce des Indes une multitude d'ouvrages. Celui de M. l'abbé Raynal ne laisse rien à désirer pour la clarté , la méthode , le style , les vues politiques & l'intérêt des diverses puissances qui ont formé des établissemens dans le nouveau monde : presque tout ce qu'il dit de l'Espagne est aussi vrai que judicieux. Si le gouvernement a proscrit son livre , en ce qu'il paroît attaquer des objets

très-respectés en Espagne, il n'en a pas moins adopté quelques-uns des grands principes de l'auteur. La liberté du commerce sur laquelle M. l'abbé Raynal insiste sur-tout, comme absolument nécessaire pour favoriser l'industrie en Espagne, a été enfin décidée par un nouveau Règlement sur le commerce des Indes, du mois de février de l'année 1778. La prohibition de la sortie des soies, les faveurs de tout genre accordées aux manufactures; leur multiplication dans les divers articles qui se consomment dans la métropole & les Indes, avoient précédé ce Règlement. Il a été suivi de la prohibition d'une foule d'objets en laine, fil & soierie provenant de l'étranger.

Il s'agit à présent d'examiner si M. l'abbé Raynal a eu raison de conseiller à l'Espagne de rendre libre le commerce des Indes, si le ministère Espagnol a eu raison d'adopter ce système; & en quoi il peut nuire au commerce des nations étrangères ou le favoriser? Pour mieux entrer dans les détails que l'examen de ces diverses questions exige, je reprendrai mon objet de plus loin.

L'Espagne commerçoit avec ses colonies par le moyen de la flotte & des galions qui partoient de Cadix tous les trois ans; la première pour le Mexique, & les galions pour Carthagene, d'où l'on se rendoit à *Porto-Bello*, entrepôt des deux Amériques.

Pendant la guerre de 1740, les galions craignant d'être surpris par les Anglois, restèrent à Carthagene; & depuis cette époque l'usage en avoit cessé, les Espagnols se servirent

à leur place de vaisseaux nommés *de registre* ; qui ne partoient pas , comme les galions , à des termes fixes , mais qui pour mettre à la voile , avoient besoin d'une permission expresse du gouvernement , & étoient soumis à beaucoup d'entraves ; cependant l'usage de ces vaisseaux produisit en peu de temps un bien sensible. Les Indes qui ne voyoient auparavant des vaisseaux Espagnols , qu'à des époques marquées & assez éloignées l'une de l'autre , avoient le temps d'oublier la métropole ; elles ne s'accoutumoient que lentement à ses goûts , à ses mœurs & à ses usages. La fréquence des expéditions , qui fut le résultat du nouveau système , ouvrit une correspondance suivie entre l'Espagne & ses colonies ; elle leur fit aimer & connoître tous les besoins que l'Europe peut contenter , & le succès avoit surpassé les espérances des commerçants Espagnols , lorsque le nouveau Règlement a paru. Il a peu satisfait les habitants de Cadix ; mais il paroïssoit attendu avec impatience du reste de la nation. Il rend le commerce des Indes libre , en y comprenant , outre les îles sous le vent , *Campecho* , *Sainte - Marthe* & *Rio del Hacha*. Il n'y a d'excepté de cette liberté qu'une partie de la côte de Terre-Ferme & le Mexique : *Malaga* , *Carthagene* , *Alicante* , *Barcelone* , *Bilbao* , le *Ferrol* & la *Corogne* peuvent librement expédier en droiture leurs marchandises ou leurs fruits dans les Indes. Il reste à savoir si ces diverses villes pourront faire usage de cette liberté ; si elles ont des maisons assez puissantes pour entreprendre des chargements

aussi considérables; l'expérience a déjà prouvé le contraire. Le chargement d'un navire pour les Indes, proposé dans Alicante depuis six mois, n'a pas encore pu être rempli. Mais supposons-nous en temps de paix, établissons dans les divers ports de l'Espagne des commerçants riches, & auxquels le commerce des Indes soit connu, quels seront les résultats du nouveau Règlement?

Cadix par sa position ne peut pas recevoir plus d'étendue; le petit espace qu'elle occupe au sein des mers est extrêmement peuplé, & ne peut pas l'être davantage, de sorte que l'amour du gain engagera tel particulier qui vit au sein des terres à envoyer ses fonds dans cette ville; mais il ne peut pas y transporter sa personne & sa famille, parce que le terrain est circonscrit. Ses fonds seront ainsi doublement utiles, en ce qu'ils fourniront une ressource de plus au commerce, & qu'ils reviendront ensuite enrichir le pays qu'il habitera. Tel étoit un des grands avantages de la position de Cadix, & du privilège qu'elle avoit seule de faire le commerce des Indes. L'Espagne médiocrement peuplée, en raison de son étendue, devoit-elle donner un nouvel appât à l'avidité? Devoit-elle augmenter les ressources des ports de mer déjà trop grandes, & qui se multiplient toujours aux dépens des campagnes, parce que le commerce paroît offrir des gains plus journaliers, plus sûrs & plus multipliés que ceux qu'on obtient par l'agriculture? La facilité de se transporter dans les divers ports qui jouissent à présent de la

liberté du commerce des Indes, ne peut-elle pas nuire à la population du centre du royaume ? Première objection contre le nouveau Règlement.

Les diverses spéculations qui se faisoient à Cadix pour les Indes, étoient à-peu-près connues ; les intéressés à ce commerce favoient varier, multiplier ou borner leurs demandes, en raison de la consommation ou des spéculations qui avoient été faites sur la place ; il arrivoit cependant, malgré cette connoissance due à une longue pratique, que tel article sur lequel on avoit trop spéculé, abondoit & perdoit dans les Indes, tandis que tel autre manquoit absolument. Cet inconvénient n'est-il pas beaucoup plus à craindre aujourd'hui que le genre des spéculations sera moins connu, puisqu'elles se feront dans des ports très-distants les uns des autres ? Le sort des commerçants ne sera-t-il pas plus précaire qu'il ne l'étoit ?

Seconde objection contre le nouveau Règlement.

Les commerçants étrangers, attirés de toutes les parties de l'Europe, se trouvoient en foule à Cadix ; la nécessité de placer les articles qui leur étoient communs & qu'ils venoient proposer à l'Espagne, établissoit une concurrence & un rabais qui tournoient à son profit. Aujourd'hui ces mêmes commerçants se trouveront répandus sur les deux côtes, & les manufactures étrangères reprendront l'espece de faveur que cette concurrence leur faisoit perdre. Troisième objection contre le nouveau Règlement.

Cadix étoit le centre vers lequel toutes les fortunes du royaume se dirigeoient : le commerce y trouvoit des ressources inépuisables ; la quantité de vaisseaux qui alloient aux Indes, & la faculté de pouvoir diviser les risques, en distribuant sa fortune sur plusieurs navires, encourageoient le négociant. Aura-t-il le même espoir dans de petites villes qui pourront à peine expédier deux vaisseaux par an ? & osera-t-il d'un seul coup risquer toute sa fortune ? Quatrième objection contre le nouveau Règlement.

Mais examinons ce Règlement plus en détail. Ce qu'il offre de vraiment important, c'est d'avoir aboli toutes les formes gênantes & dispendieuses auxquelles le commerce des Indes étoit soumis.

Les vaisseaux pour le sud, de deux cents vingt-cinq piaftres qu'ils payoient autrefois par tonneau, ont été réduits à cent vingt-cinq, & ceux pour Buenos-Ayres à quatre-vingts piaftres seulement. Outre ce droit exorbitant, les marchandises payoient encore cinq réaux & demi de plate, un peu plus de cinquante sous de notre monnoie par palme cubique ; cet impôt nommé *de Palmeo* est aboli par le nouveau Règlement. Il faisoit monter chaque tonneau à environ cent quinze piaftres de plus ; ces deux impositions réunies à une foule d'autres moins onéreuses, mais multipliées en raison de leur modicité, obligeoient l'armateur à s'en dédommager sur le prix du fret. Celui pour le Pérou étoit monté à cinq cents piaftres, environ deux mille livres par tonneau, & à trois cents pour

Buenos-Ayres. Le nouveau Règlement n'astreint ceux qui feront le commerce des Indes qu'au simple droit de trois pour cent pour le transport, & autant pour le retour, sur les marchandises ou fruits provenant de l'Espagne, & de sept pour cent pour toutes celles qui auront été exportées de l'étranger dans ce royaume, avec leur destination pour les Indes.

Son but principal est de détruire la contrebande énorme qui se fait dans les colonies, par le bon marché qu'il établit en diminuant le fret & les droits. Mais le gouvernement Espagnol atteindra-t-il à son but ? Il est permis d'en douter, au moins pour les marchandises étrangères. L'appât qu'offre l'espérance de frauder un droit de quatorze pour cent, ne fera-t-il pas toujours courir les risques lucratifs du commerce interlope ? D'ailleurs, la dépendance des colonies n'étoit-elle pas beaucoup plus assurée, par le privilege exclusif qu'avoit la ville de Cadix, de les approvisionner ? Ces droits exorbitants qui étoient imposés sur les superfluités de l'Europe, n'étoient-ils pas un moyen sûr, après en avoir inspiré le besoin aux colons, d'arrêter le progrès trop considérable des fortunes, de répandre l'or en Espagne, & de la consoler du partage qu'elle se voyoit obligée d'en faire avec le reste de l'Europe ? Je fais que jalouse du succès de quelques commerçants étrangers, qui appelloient dans son sein les divers objets de leur luxe & de leurs manufactures, elle a su multiplier les prohibitions en tout genre ; mais l'Espagne est-elle dans le cas d'en faire ? Elle a interdit l'exportation

dans les Indes des bayetes ou moletons, des bas & rubans de fil & de soie, de tous les articles de luxe ou de mode, &c. provenants de l'étranger; ou elle a cru avoir déjà assez de fabriques pour pouvoir fournir elle-même ces divers objets de consommation; ou elle a voulu en fermant un débouché considérable aux manufactures qui les lui fournissoient, s'attirer les ouvriers qu'elles ne pourroient plus employer. C'est le seul but raisonnable qu'on peut lui supposer, puisqu'elle est loin encore de pouvoir approvisionner toute seule ses colonies dans ces différents genres; & c'est aux gouvernemens étrangers à veiller à ce que l'industrie qui leur est propre, ne porte point en Espagne ses bras & son esprit. Je parle surtout à la France; elle a peu fait jusqu'à présent pour son commerce, elle ne l'avoit jamais considéré que pour lui mettre des entraves, que pour mieux connoître les moyens d'en exprimer le suc & de l'énerver. Tous les édits publiés sur cet objet essentiel ont presque tous été dictés par la finance, & jamais uniquement dans des vues d'ordre, d'encouragement & de protection. Elle paroît enfin ouvrir les yeux sur ses vrais intérêts. La guerre actuelle a dû son origine au commerce; c'est pour donner au sien plus d'étendue, qu'elle cherche à ruiner celui de sa rivale: mais qu'elle ne perde pas de vue sa voisine, malgré l'intérêt que celle-ci paroît prendre à sa querelle.

Encore une réflexion sur le nouveau Règlement. Il est en général avantageux au commerce étranger; mais celui de la France en

est plutôt lésé que favorisé. Le droit de *Palmeo* se percevoit sur la palme cubique des marchandises, quelle qu'en fût d'ailleurs la qualité ; de sorte que cent palmes cubiques de marchandises fines & précieuses, ne payoient pas plus que le même volume de marchandises très-grossières. L'Angleterre est en possession de fournir celles-ci : ses draps pesants & ses diverses étoffes de laine, ses outils de fer ou d'acier, formant des objets de peu de valeur, abondoient en volume ; tandis que les toiles, les étoffes de soie, les rubans & les modes fournis par la France, lui procuroient tout l'avantage de ce droit de *palmeo*, qui portoit beaucoup moins sur ses marchandises que sur celles de l'Angleterre.

Je crois avoir suffisamment prouvé par les diverses réflexions qui précèdent, que le nouveau Règlement est contraire aux intérêts de l'Espagne & de son commerce. Ce n'est pas que je veuille attaquer la liberté, je la crois non seulement utile, mais absolument nécessaire aux progrès de l'industrie ; ce n'est donc point contre elle que je parle : j'ai voulu simplement examiner s'il n'y avoit pas de pays, où selon le temps, la position & les circonstances, elle devoit être limitée, & je crois que l'Espagne est un de ces pays-là. Mais ne pouvoit-elle pas se procurer tous les avantages qui peuvent résulter de la liberté du commerce, sans s'exposer aux abus qu'elle peut entraîner ? Rien ne me paroît plus facile ; en délivrant celui des Indes de toute la gêne à laquelle une mauvaise administration l'avoit
soumis ;

soumis, objet que remplit en partie le nouveau Règlement; que ne faisoit-elle un seul pas de plus? C'étoit de rendre ce commerce libre à tous les Espagnols, sans permissions, sans entraves, sous des droits simples & modérés, mais de le fixer à Cadix. Que devoit-elle faire pour ses autres ports? C'étoit d'y ranimer l'esprit de navigation, d'encourager le cabotage, de ne pas souffrir que l'Angleterre, la Hollande, la Suede & les autres nations lui apportent ce dont elle a besoin; mais d'aller elle-même le chercher dans les différents ports. Elle a efficacement travaillé à se former une marine militaire redoutable; mais à quoi bon? C'est un beau corps sans ame, si elle ne devient pas l'appui d'une bonne marine commerçante. La première peut faire respecter l'état; mais beaucoup plus coûteuse qu'utile, elle s'énerve en temps de paix, si les ressources que procure la dernière, les occasions qu'elle offre d'être vengée ou soutenue, ne tiennent en haleine la marine royale. D'ailleurs la fourde & petite guerre que l'Espagne ne cesse d'avoir avec l'Afrique, est un moyen sûr pour elle d'exercer ses officiers dont elle profite peu, & il sera permis à tout observateur de demander à l'Espagne le pourquoi de sa puissante marine, tant qu'il verra trembler un Espagnol, quel qu'il soit, au nom Maure (*), & qu'elle

(*) Il part tous les ans de Carthagene plusieurs chebeks pour donner la chasse aux Barbaresques; l'époque de l'embarquement est toujours la même, ainsi que celle du retour. Je n'ai rien vu de plus inutile que ces croisières déterminées

n'aura de commerce direct qu'avec ses propres colonies, qu'elle ne saura ni exporter ses denrées dans l'étranger, ni importer les matières brutes ou fabriquées dont elle manque.

Le résultat de toutes ces réflexions est facile à donner. L'Espagne est demeurée en arrière sur une foule d'objets essentiels, tandis qu'à certains égards elle a passé le but, comme lorsqu'elle a voulu établir des fabriques, avant que de s'occuper sérieusement de l'agriculture; lorsqu'elle gêne trop d'une part son commerce extérieur, qu'elle l'agrandit trop de l'autre, sans chercher des moyens pour le faciliter dans l'intérieur, ou d'une province à l'autre; tout est entravé, chicanes, embarras; lorsqu'elle veut mettre des bornes à la contrebande, & qu'elle lui ouvre des issues qu'elle n'avoit point; lorsqu'elle permet ouvertement l'exportation d'un article, & qu'elle le prohibe en secret, ou lorsqu'elle le défend au commerce en général, pour donner à un ou deux particuliers la liberté de l'introduire & de faire le monopole. Tous ces faits sont connus, je me contente de les indiquer, & de montrer la fautive politique de l'Espagne, qui paroît n'avoir eu d'autre plan que de secouer le joug du commerce étranger, & de sortir d'une dépendance qu'elle pouvoit faire tourner à son

& connues : c'est dire, en termes très-clairs, aux corsaires Africains : Nous allons nous mettre trois ou quatre contre un de vous, ainsi allez-vous-en ; Dieu nous délivre de vous, vous reprendrez la mer lorsque nous l'aurons quittée. Et les Maures qui entendent parfaitement ce langage n'y manquent jamais.

profit ; mais elle n'a su jusqu'à présent que varier ses moyens , sans les calculer ; elle a prohibé d'une part sans restreindre de l'autre , elle n'a fait que multiplier l'appât des gains illicites , sans augmenter ses ressources. On pourroit encore blâmer l'Espagne de l'ambiguïté volontaire qu'elle met dans plusieurs articles de ses Pragmatiques , & qui ouvre la porte à une foule de vexations criantes. Chaque douaniste devient l'interprete de la volonté du souverain : il étend ou limite à son gré les impôts & les prohibitions ; toujours sûr d'être approuvé lorsqu'il a satisfait son avidité , en paroissant vouloir augmenter les droits & les revenus du maître. La liste des abus en ce genre est des plus considérables , & le gouvernement par la maniere captieuse , ambiguë ou généralisée dont il s'exprime dans ses derniers actes de prohibitions , paroît ne pas vouloir y mettre une fin. J'ai gémi plus d'une fois de voir le commerce étranger soumis au despotisme le plus arbitraire , & j'ai dû élever ma voix , quelque foible qu'elle soit , pour tâcher au moins de le démasquer.



*Des Fêtes , Combats ou Courses de
Taureaux.*

JE les vis à Cadix pour la première fois ; c'est un spectacle barbare & sauvage pour lequel les Espagnols sont très-passionnés. La première course me fit beaucoup d'impression : je vis un de ces malheureux qui excitent le taureau , être surpris , lancé en l'air , retomber , être repris & relancé ; je le vis emporter de l'arene presque mort. La seconde ne fut fatale que pour les chevaux , il y en eut cinq ou six éventrés sur la place. La salle où se donnent ces fêtes de boucherie , est une espèce de cirque & d'amphithéâtre réunis , qui contient près de dix mille spectateurs ; celle de Séville est assez vaste pour en recevoir à-peu-près le double : l'arene est vaste , & les loges sont remplies d'hommes , de femmes & de jeunes filles quelquefois intéressantes ; mais je ne voudrois pas qu'elles vinssent exercer là leur sensibilité. Mon étonnement étoit de voir de jeunes demoiselles suivre des yeux le *Matador* (*), & fixer la large plaie qu'il fait avec son sabre , les convulsions du taureau , sa rage expirante , le sang qui se mêle à l'écume & qui sort en torrent de sa bouche ; & ce spectacle , je dois l'avouer , a des moments attachants & superbes. Un fier taureau qui se précipite dans

(*) Celui qui tue le taureau.

l'arene , aiguillonné , enfanglanté dès les premiers coups , fans cesse attaqué par trois piqueurs , environné de ses ennemis , qui n'ont pour se mettre à l'abri de ses fureurs qu'un léger manteau de soie ; ce taureau mugissant , furieux , écumant , grattant la terre de son pied , drapant sa tête de l'étoffe qui a servi de rempart à ses coups , se présente dans des attitudes si nobles , si pittoresques , qu'on ne peut s'empêcher de suivre ses mouvements , de prendre même en quelque sorte son parti contre les hommes de boue & de sang qui l'environnent. Oui , je conçois les acclamations & les cris de joie de la foule , je conçois ces applaudissemens répétés , tous ces mouchoirs voltigeans dans les airs , ces trépignemens de pied qui font retentir l'amphithéâtre , lorsque le taureau s'élance sur son piqueur , éventre le cheval , jette au loin le cavalier , & fier de sa victoire , se détourne en un clin-d'œil pour en chercher une nouvelle. Que cet animal est beau , fier & courageux ! C'est le héros de la piece ; & dès qu'il est vaillant , il intéresse : les hommes qui l'attaquent ne sont plus des hommes. Dans l'arene les qualités se confondent , & le plus fort & le plus brave est celui qui mérite d'être applaudi ; mais le sang ruisselle , on s'accoutume donc à voir du sang. Je suis né avec une singuliere antipathie pour tout ce qui porte l'idée de la peine , du sang & de la douleur : mon cœur défailloit à la seule pensée que j'en ai , & mon imagination m'a souvent porté les coups que j'entendois raconter. Cependant , dès la seconde course , mes yeux

s'attachoient à ce spectacle ; mon antipathie perdoit de sa force , & j'avois peine à la retrouver au dixieme taureau.

Mais l'on fera curieux d'avoir sur ces fêtes des détails plus particuliers ; elles se font à Madrid avec une pompe ridicule. La course est ordinairement précédée par une marche de gens de loi : ce sont plusieurs alguazils ou huissiers, un notaire & le bourreau qui la composent ; ils viennent en bon ordre sur l'arene, & après avoir salué le corrégidor ou le gouverneur de la ville , s'il préside à la fête , on lit un ordre du roi , qui défend , sous la peine du fouet , à toute personne de quitter sa place pour venir combattre le taureau , à moins qu'il ne soit un des hommes employés à la course. Cette cérémonie achevée , on voit entrer les piqueurs à cheval , qui ne sont jamais plus de trois , les *Matadors* , les *Taureadors* , les *Banderilleros* ou ceux qui coëffent le taureau avec des banderilles , ce qui forme une troupe de dix à douze combattants ; ce train est suivi de trois chevaux élégamment parés qui doivent servir à enlever de l'arene les vaincus. Après plusieurs inclinations au corrégidor & aux loges , l'alguazil principal s'avance , & le magistrat lui fait jeter les clefs du tauril ; ce moment intéressant est accompagné d'un silence expressif de la part des spectateurs , & de tout le bruit des fifres , des haut-bois & des timbales de l'orchestre.

La porte s'ouvre , déjà les piqueurs sont à leur poste. Les amateurs se placent ordinairement vis-à-vis de cette porte , parce qu'ils

jugent dès la première attaque de la valeur du taureau, & de tout le plaisir qu'il doit leur procurer. Si l'animal répond en effet à leurs desirs, il s'élançe d'un bond sur le premier piqueur, qui le repousse vigoureusement avec sa lance; mais malheur à lui s'il est ébranlé sur sa selle, & si le taureau furieux revient à l'attaque, parce qu'alors ayant perdu l'équilibre, il ne peut plus défendre son cheval, qui grièvement blessé, se cabre & souvent démonte son cavalier. Mais si le piqueur, ferme dans les étriers, renvoie le taureau, & qu'il soit également bien reçu des autres piqueurs, c'est alors qu'il faut entendre les acclamations, les *bravo* répétés. La trompette a sonné, & le taureau va essuyer une seconde espèce de combat, les piqueurs se retirent, les *Chulos* ou les porteurs de banderilles leur succèdent. Leur manière de l'attaquer est un peu dangereuse: tenant en main deux baguettes armées d'un fer crochu & ornées de divers papiers peints & façonnés, ils se présentent devant le taureau, & dans l'instant qu'il baisse la tête pour percer son homme, ils doivent le coëffer de la banderille. On ne sauroit imaginer avec quelle adresse, avec quelle légèreté ils viennent à bout de cette périlleuse entreprise. L'animal devient furieux; c'est alors qu'il écume & mugit: les *Chulos* se précipitent l'un après l'autre, & bientôt sa tête est couverte de ces baguettes enflammées. Le Matador vient à son tour, chaque acte de cette tragédie est marqué par les fanfares. La mort du taureau est prononcée, le Matador tenant d'une main une longue épée,

& de l'autre une espece de drapeau de soie, se présente, & portant son coup entre les deux cornes, il lui plonge l'épée jusqu'au cœur. Le taureau chancelle, le sang lui sort par les nazeaux, il tombe, & bientôt il est traîné hors de l'arene: un second lui succede, & ainsi jusqu'au dernier, qui assez communément est *embolado*, c'est-à-dire, qu'il a des boules au bout des cornes; il est destiné aux plaisirs du peuple, & chacun peut alors descendre dans l'arene & y exercer son adresse.

Il y a, dit-on, à chaque course dans une loge particuliere un confesseur & les saintes huiles pour ceux qui auroient le malheur d'être blessés à mort.

La passion des Espagnols pour ces fêtes est poussée à un point qui paroît incroyable; les gens du peuple engagent leurs bijoux, leurs meubles & leurs habits, pour pouvoir y assister. On a vu la nation divisée entre les deux plus fameux taureadors qui existent, *Romero* & *Costillares*. Les noms de *Romeristes* & de *Costillarijtes* que se donnoient les deux partis, prouvent l'acharnement avec lequel ils défendoient chacun leur opinion. J'ai vu *Pepille*, autre taureador fameux, être applaudi à la comédie où il venoit encore convalescent de quelques blessures qu'un taureau lui avoit faites.

A Séville le temps des courses est consacré au plaisir, à la débauche & à l'oïfiveré. Il y a régulièrement de deux jours l'un, pendant une semaine, vingt taureaux mis à mort: le jour intermédiaire est rempli par une prome-

nade, qui se fait en carrosse, sur l'arene qui sert de théâtre aux combats; le peuple est en foule dans les loges & les gradins de l'amphithéâtre. Qu'on imagine la salle de l'opéra quatre ou cinq fois plus grande qu'elle n'est, & des carrosses à six chevaux se promenant dans le parterre.

Lorsque les Franciscains de Madrid se déterminèrent à faire bâtir leur fameuse église, qui n'est pas finie encore, ils demanderent au roi le produit de huit courses de taureaux, ce qui leur fut accordé, & ils firent afficher que quiconque assisteroit à ces courses, gagneroit plusieurs années d'indulgences.

Quelques médecins Espagnols croient que le sang d'un taureau agité, furieux & lassé par le combat, est un bon spécifique dans plusieurs maladies, & sur-tout pour les obstructions: de sorte qu'au moment où le taureau expire, & qu'il est emporté de l'arene, il s'y trouve presque toujours quelqu'un avec un verre pour boire son sang. Les anciens prétendoient que le sang de taureau étoit un poison, il devoit l'être bien davantage, lorsque le taureau meurt, pour ainsi dire, enragé.

En Portugal les fêtes de taureaux sont d'une magnificence singulière, je vis une de ces courses où la cour assistoit *incognito*: elle commença par des danses & des pantomimes. C'étoit d'abord l'empereur de la Chine & son épouse qui firent leur entrée, montés sur des échasses, & précédés d'une grande troupe de gardes & de bergers, qui tenoient chacun un arrosoir. Après avoir fait une profonde genu-

flexion au Sénat qui présidoit à la fête, les bergers se font rangés en haie autour de l'arene, & s'avancant à pas égaux vers le centre, ils ont arrosé la place; ainsi ce ballet simple & sans art, réunissoit l'agréable à l'utile. La suite m'a prouvé qu'à Lisbonne on favoit tirer parti de tout. J'ai vu paroître environ deux cents danseurs & danseuses richement vêtus, dans les divers costumes connus dans les quatre parties du monde. On y voyoit la France ridiculisée dans ses petits maîtres, & la haute coëffure de nos dames; des astrologues, des Bohémiens, des bergers & des bergeres. J'étois étonné de la magnificence du roi de Portugal, qui dans une ville où il n'y a pas de spectacle, entretenoit pour les plaisirs publics un si grand corps de ballet; lorsque j'ai appris que toutes les femmes qui vendent dans les rues, les poissardes, les bouquetieres, &c &c. sont obligées à certains jours de la semaine, d'aller prendre leur leçon de danse pour paroître avec grace, & sous les plus riches habits de théâtre, dans les jours de cérémonie. C'est un moyen assuré d'avoir à bon marché des danseuses, qui durant la semaine sont rendues à leur travail, & qui n'ont pas le temps d'être fieres de leurs talents & des applaudissemens du public. Combien d'*Allard*, de *Guimar* & d'*Hesnel*, qui après s'être élevées en cadence dans la talle des taureaux le dimanche, n'en vendent pas avec moins de modestie le lundi du fruit & du poisson! On pourroit tirer quelque parti de cet usage dans nos villes de France, où tout se fait à grands frais, tandis que nous avons pour le

moins autant d'harengeres qu'à Lisbonne. Tous ces brillants acteurs ont pris place dans un large amphithéâtre qui leur étoit réservé , & les piqueurs font venus à leur tour. Le combat est à-peu-près le même qu'en Espagne , excepté qu'il est moins dangereux , les taureaux étant tous *embolados*. Cependant , malgré cette précaution , il y avoit à peine six mois que j'étois à Lisbonne (en octobre 1778), lorsque le comte d'Arcos , fils du grand écuyer , resta mort sur la place d'un coup de corne , n'ayant pas eu le temps de se mettre en garde contre un taureau qui le surprit tandis que de l'arene il parloit au roi qui étoit dans sa loge. La course ne fut pas continuée.



Route de Cadix à Séville.

ON suit, en quittant la ville de Cadix, une magnifique chaussée, élevée sur le bord de la mer, qui conduit à l'île de Léon. Les rues de cette petite ville sont grandes, droites & bien pavées : son terroir est fertile & rempli de jolies maisons de campagne, & de vignes surtout, qui produisent un vin excellent. Après avoir passé le pont de *Suazo*, jeté sur un bras de mer, & qu'on dit avoir été construit par les Romains, on se trouve bientôt dans des terres incultes, mais agréables par les touffes d'arbres qui y sont répandues. Le chemin est bordé de larges fossés peu profonds, où l'on conduit l'eau de la mer pour y faire du sel ; on en voit de distance en distance plusieurs tas très-élevés ; mais ces petits marais croupissants, & ces montagnes de sel, répandent sur cette route un air infect & mal-fain. Après avoir traversé une vaste plaine inculte, & s'être éloigné de la mer, on arrive à Xerès, dont j'ai déjà parlé, & quelques heures après à *Lebrixa*, ville ancienne & agréablement située, mais de médiocre grandeur. Elle étoit autrefois bâtie sur une des branches du Guadalquivir, qui a été comblée par le temps, & cette ville se trouve aujourd'hui à plus de deux lieues de ce fleuve. Le nom qu'elle portoit dans l'antiquité est *Nebriſſa* : ses dehors sont bien cultivés & très-fertiles, presque toutes les femmes m'y ont paru grandes & très-jolies.

De *Lebrixa*, on va par le chemin que j'ai

déjà décrit à *Alcantarilla*, & delà à Séville ; c'est la route que l'on fait en été, quoiqu'elle soit plus longue d'environ deux lieues : en hiver, on va de Xerès à la *Venta Viscagna*, ensuite à *Las Cabezas*, delà à la *Venta de Oran*, & après à *Séville*, qui est à vingt lieues environ de Cadix.



D E S É V I L L E .

CETTE ville se nommoit autrefois *Hispalis*, nom que lui conserverent les Latins ; les Goths firent d'*Hispalis* *Hispalia* ; mais les Arabes après eux ne prononçant point le P, la nommerent *Ixbilla*, dont les Castillans ont fait Séville. Arias Montano dérive le nom *Hispalis* du mot Phénicien *Spala* ou *Spila*, qui dans cette langue signifioit plaine ou champ de verdure, & d'où sont venus les différens noms qu'on a donnés à Séville, de *Hispal*, *Ispalis*, *Spalis*, *Spalensis*. Les Romains en lui accordant le privilege de colonie romaine, l'appellerent *Julia Romula*, ou la petite Rome.

Son fondateur fut, dit-on, Hercule, & cette opinion est si bien reçue que le peuple en est instruit par une longue tradition ; on la voit même inscrite comme une vérité, sur les portes de la ville ; il est vrai qu'on lui donne toujours César pour compagnon. Sur la porte dite la porte de la *Carne* ou de la *Chair*, parce qu'elle conduit aux boucheries, on lit :

*Condidit Alcides, renovavit Julius urbem,
Restituit Christo Fernandus tertius heros. (*)*

Ces deux vers latins sont paraphrasés en langue Castillane sur la porte de Xerès.

(*) Hercule bâtit la ville, Jules-César la rétablit, Ferdinand, héros comme eux, la rendit au Christ.

*Hercules me edifico ,
 Julio-Cesar me cerco
 de muro y torres altas ,
 y el rey santo me gano
 con Garci Perez de Vargas. (*)*

On lisoit sur une ancienne peinture de la ville de Séville :

*Ab Hercule & Cesare
 nobilitas ,
 A se ipsa fidelitas. (**)*

Il existe encore dans cette ville plusieurs statues d'Hercule & de César , outre celle que l'on voit élevée sur deux colonnes antiques à l'*Alameda*. Des quarante-trois Hercules que comptent la fable ou l'histoire , il y en eut deux qui vinrent en Espagne , l'un étoit Libien & l'autre Thébain. Le dernier vint à Cadix avec les Argonautes , & delà à Gibraltar , où il fonda une ville qu'il appella *Heraclée* ; cet Hercule vint environ mille ans après l'autre , connu par ses douze travaux , sa force & sa bravoure. Il reste à favoir lequel de ces deux Hercules

(*) Hercule me fonda , Jules-César m'environna de murailles & de hautes tours. Le saint roi me conquit avec Garci Perez de Vargas.

(**) Elle tient sa noblesse de César & d'Hercule ; mais elle doit à elle seule sa fidélité.

fonda Séville, & c'est ce que je ne prétends pas décider. Il y a des gens qui savent, à n'en pas douter, que le Libien mourut à Cadix, après avoir tué Gérion & pillé les nombreux troupeaux. Mais à quoi bon se perdre dans ces temps que la fable couvre de son ombre? Disons ce qu'est Séville, sans chercher avec beaucoup de peine ce qu'elle peut avoir été.

Séville est située dans une vaste plaine, sur la rive gauche du Guadalquivir : c'est la plus grande ville d'Espagne, sans excepter Madrid ; mais il y a loin de sa population à sa grandeur. Sa forme est à-peu-près ovale ; elle est ceinte de belles & hautes murailles flanquées de tours. On entre dans la ville par douze portes ; une des plus fameuses est celle dont la tour servit de cachot à saint Hermenegilde, & où il souffrit, dit-on, le martyre. Les fauxbourgs qui entourent Séville sont considérables ; le plus grand, le plus fameux est celui de *Triana*, qui en est séparé par le Guadalquivir, que l'on passe sur un beau pont de bois. Ce fauxbourg ressemble à une petite ville ; on y voit la maison de l'Inquisition, que l'on dit être la première qu'eut ce tribunal en Espagne. Les murailles de cet ancien édifice sont noircies par le temps, & n'ont pour toutes fenêtres que des soupiraux : son seul aspect vous pénètre d'horreur. Les maisons de Séville sont, en général, assez belles, spacieuses & fraîches ; mais la plupart de ses rues sont étroites, mal pavées & tortueuses.

L'église cathédrale, qui est à-peu-près au centre de la ville, est la plus grande & la plus

plus régulière qui soit en Espagne; elle fut commencée sous le roi Don Sanche, dit le Brave, & finie sous le regne de Don Jean second; on mit environ un siècle à l'achever. Sa voûte est très-élevée & soutenue par trente-deux piliers, qui ont huit pieds & quelques pouces de diamètre. La longueur de cette église est de quatre cents vingt pieds, sa largeur de deux cents soixante-trois, & sa hauteur de cent vingt-six; elle est éclairée par quatre-vingts grandes fenêtres à verres peints, & par neuf portes qui correspondent à sa grandeur; quelques-unes d'elles sont couvertes de lames de bronze précieusement sculptées; on prétend que c'est un reste de la mosquée qu'avoient autrefois les Maures dans cette ville. Les chapelles qui forment le tour de l'église sont grandes & profondes; la plus révéérée est celle qui renferme le tombeau de saint Ferdinand, elle est derrière le maître-autel: les marbres qui servent de support à ce tombeau sont couverts d'une inscription ou épitaphe en Hébreu, en Latin, en Arabe & en Castillan. Je rapporterai celle qui est dans ce dernier idiome.

AQVI yace el rey muy ondrado Don Fernando, senor de Castiella, e de Toledo, e de Leon, de Galicia, e de Sevilla, de Cordova, de Murcia, e de Jaen, el que conquisso toda Espana, el mas leal, el mas verdadero, e el mas franc, e el mas esforçado, e el mas sofrido, e el mas omildofo, e el que mas temie à Dios, e el que mas le fazia servicio: e el que quebranto,

e destruyo à sus enemigos , e el que alcò , e ondro à todos sus amigos , e conquisso la ciudad de Sevilla , que es cabeça de toda Espana , e passo hi el postrimero dia de mayo , en la era CIO. CC. XC. ()*

La sacristie est ronde , très - élevée & fort éclairée ; elle renferme des richesses infinies & des ornemens superbes. On y montre aussi diverses reliques : la plus auguste est une des épines de la couronne de notre Rédempteur, teinte d'une goutte de son sang. L'ostensoir dont on se sert le jour de la Fête-Dieu, est en argent, du poids de dix-sept cents marcs ; il est supérieurement travaillé.

Vers une des portes de l'Eglise , à gauche de l'entrée principale , est la tour qui sert de clocher , ou , comme on la nomme dans le pays , la *Giralda*. C'est un composé de trois tours élevées l'une sur l'autre ; un Maure nommé *Geber* en fut l'architecte , le même qui donna , dit-on , son nom à l'algebre , dont il fut l'inventeur , ou qu'il perfectionna. Il est fait un grand éloge de cette tour dans une histoire fort ancienne d'Alphonse le Sage ; elle est en

(*) Cy git le très-honoré roi Don Ferdinand , seigneur de Castille & de Toledè , de Leon , de Galice & de Séville , de Cordoue , de Murcie & de Jaen , qui conquit toute l'Espagne , le plus loyal , le plus vrai , le plus franc , le plus brave , le plus patient & le plus humble de ceux qui craignent & servent Dieu. Il dissipa & vainquit tous ses ennemis , il éleva , il combla d'honneurs ses amis , & il conquit Séville , qui est la capitale de toute l'Espagne : il mourut dans cette ville le dernier jour du mois de mai de l'an 1290.

effet magnifique par sa décoration, sa hauteur, la pente douce de sa montée qui est si bien ménagée qu'on peut aller à cheval jusqu'à la première galerie; tout ce qui étoit en dessus fut renversé dans un tremblement de terre que Séville éprouva. Mais le chapitre de la cathédrale, & les aumônes des fideles, ne laisserent pas long-temps cette belle tour imparfaite: sa hauteur, depuis sa base jusqu'à la cime, est de trois cents cinquante pieds.

Séville est peut-être la ville du monde où il y a le plus de moines & de prêtres; on y compte près de quatre mille chapellenies. Le couvent de l'ordre de St. François est un de ceux qui se font le plus distinguer parmi les monastères de cette ville, par sa position & le nombre de moines qu'il renferme: il est bâti sur une grande place qui porte son nom, & au milieu de laquelle est une assez belle fontaine. Ce couvent est divisé en trois corps de logis, ils servent de demeure à plus de cent religieux affiliés à cette maison, & à cent quarante moines étrangers du même ordre. Le cloître du côté du jardin est environné d'une belle colonnade de marbre; ce jardin renferme une forêt de myrtes, d'orangers & de citronniers; & l'on y voit un réservoir superbe, dans lequel quatre lions de bronze versent l'eau qui le remplit, & au centre un enfant assis sur quatre dauphins qui fournissent aussi de l'eau.

Après celui-ci, le plus digne de curiosité est le couvent des Peres de la Merci: il renferme de très-belles peintures, & le marbre y est aussi prodigué.

C'est dans le couvent des Capucins que sont les meilleurs tableaux qu'ait fait *Morillo* ; il étoit de Séville , & il a beaucoup travaillé pour sa patrie.

L'*Alcazar* , ou l'ancien palais des rois Maures , n'est pas loin de la cathédrale ; il a été successivement augmenté & réparé par plusieurs rois d'Espagne ; cependant il conserve encore quelques parties de son ancienne forme maurisque. Ce palais , en y comprenant les jardins , a plus d'un mille d'étendue ; on entre d'abord dans une cour environnée de beaux piliers travaillés à jour , & d'une manière qui a dû être aussi longue que minutieuse : quelques-uns des appartements conservent encore leur dorure. La salle qui sert aujourd'hui de chapelle est environnée de statues en petit de tous les rois d'Espagne , depuis les Goths jusqu'à Philippe IV ; on y montre aussi l'appartement où Pierre , surnommé le Cruel , fit massacrer ses deux frères.

Les jardins sont plantés dans l'ancien goût , le myrte y est taillé sous mille figures ridicules d'hommes & d'animaux , les allées sont pavées en brique. Les statues qui ornent les diverses fontaines sont excessivement mauvaises ; mais ce jardin est très-agréable par ses belles eaux , ses espaliers d'orangers , l'air embaumé qu'on y respire & la foule qui s'y rassemble. Il est vrai qu'on ferme au public la partie qui me paroît la plus attrayante ; c'est celle où les orangers & les fruits de toute espèce croissent sans ordre & en liberté , où le sol est couvert de gazon & arrosé par une foule de petits ruisseaux

qui se mêlent, se coupent & répandent partout l'agrément & la fraîcheur.

L'ancienne Bourse ou la *Contratation*, comme on l'appelle dans le pays, est un édifice somptueux, qui étoit autrefois le dépôt de tout le commerce des Indes; mais il est vuide aujourd'hui. Don Juan Herrera, l'architecte de l'Escorial, en donna le plan & le dessin: il est de forme quarrée & dans l'ordre toscan. Chaque façade a deux cents pieds de longueur, trois portes & dix-neuf fenêtres à chaque étage; l'intérieur ne consiste qu'en plusieurs grandes salles, dont quelques-unes sont destinées aujourd'hui aux clameurs, aux sophismes de la chicane & à l'abus des loix.

Un des plus beaux édifices qui soient aujourd'hui dans Séville, est celui qui est destiné à la fabrique du tabac. C'est un hôtel immense, bâti sous ce regne, où les cours très-vastes & les galeries sont multipliées pour y servir aux diverses préparations que doit éprouver le tabac d'Espagne, pour être réduit en poudre impalpable, & recevoir les diverses couleurs qu'on lui donne. On fait d'abord sécher la feuille, on la coupe, on la pile, on la broie, & après l'avoir fait passer sous plus de dix meules de différente grosseur & pesanteur, on la raffine encore par le moyen du tamis; on l'étend ensuite dans de très-longues salles pour la faire sécher, ce qui se fait assez mal-proprement, ces galeries étant bordées de lieux communs & de canaux pour les urines. Aussi mon guide me fit-il observer que le tabac qui a la faculté de s'imprégner de toutes les odeurs

quelles qu'elles soient , avoit l'heureuse propriété de se garder de celle-là. C'est la juste méfiance des administrateurs qui a fait enlever les portes qui servoient au moins à cacher aux regards ces immondices , depuis que quelques ouvriers eurent poussé leur avidité jusqu'à s'introduire dans le fondement des rouleaux de tabac. Pour lui donner cette couleur rougeâtre qu'on lui connoît , on y mêle une certaine quantité de cette terre rouge & fine qui s'appelle *Almagro* , & qui se trouve dans un petit village aux environs de Carthagene , nommé *Almazarron* ; non seulement elle colore le tabac , mais elle fixe son volatil , elle lui communique cette suavité qu'il a au tact & à l'odorat. Il n'existe de cette même terre dans aucune autre partie de l'Europe.

On m'a fait entrer par grace spéciale dans le magasin où l'on dépose le tabac lorsqu'il est à sa perfection , il est mis dans plusieurs boîtes de fer blanc qui sont placées l'une sur l'autre avec assez d'ordre , ce qui produit un coup-d'œil singulier. Le garde de ce magasin m'a dit qu'il y en avoit pour près de vingt millions de piastres ; les feuilles qui sont en dépôt , le tabac que l'on prépare , sont estimés à-peu-près autant ; ce qui fait environ cent cinquante millions : voilà bien de l'argent pour une misérable poudre que l'habitude & le bon ton ont introduite & conservée.

Le terroir de Séville fut très-cultivé du temps des Maures ; sa campagne étoit fameuse par sa grande fertilité , & de temps immémorial elle étoit appelée le *Jardin d'Hercule*. Sa récolte

principale étoit celle des huiles. Lorsque Ferdinand & son fils Alphonse le Sage conquièrent Séville, ils trouverent, dit-on, dans son seul district près de cent mille moulins à huile: les olives sont encore très-recherchées par leur grosfeur & la maniere dont on fait les préparer. Les environs de la Séville d'aujourd'hui sont assez rians; mais peut-on les comparer à ce qu'ils étoient sous les Maures, où l'on y comptoit plus de vingt mille hameaux, bourgs ou villages? Ce nombre se trouve réduit à deux cents environ, & la raison qu'en donne *Rodrigo Caro* dans son histoire très-estimée des antiquités de Séville, est assez plaisante. « Cette » multitude d'hommes & de peuplades eut » lieu du temps des Maures, parce que cette » nation, livrée sans mesure à la sensualité, » croît & se multiplie par-tout où elle se trouve; » mais du temps des Romains & des Goths, » je n'imagine point que le nombre des bourgs » & des villages fut si grand, & il s'en faut » bien qu'il le soit autant aujourd'hui (*). »

Il n'y a pas de pierre dans les environs de Séville, son pavé lui est apporté de très-loin, & ses belles murailles, construites du temps des Romains, sont faites de terre & de ciment si bien liés, qu'ils se sont convertis en pierre.

Séville & sa campagne souffrent beaucoup du

(*) *Esta multitud crecio assi en tiempo de los Moros, que como gente dada à la sensualidad sin medida ninguna, crece mucho donde qui era que está: mas en tiempo de los Romanos y Godos, no me persuados fue tanto el numero de aldeas y pueblos como ni agora lo es.*

vent qui vient d'Afrique & de l'Égypte, qu'on appelle ici *Solano* : il porte à la tête, il enflamme le sang, de manière que lorsqu'il regne, il se commet plus d'excès que dans tout autre temps, & l'on est obligé de prendre des précautions pour prévenir les effets qu'il produit dans les jeunes gens & les femmes. Cette observation est du naturaliste M. Bowles. (*)

(*) Dans son introduction à l'histoire naturelle de l'Espagne.



Route de Séville à la Sierra-Morena.

LA première ville que l'on rencontre sur la route, après avoir quitté Séville, est *Carmone*, qui en est à six lieues. C'est une des villes les plus anciennes de l'Andalousie, bâtie sur un côteau très-escarpé; elle est aujourd'hui petite, dépeuplée, & je ne trouve rien de moins vrai que le proverbe qui dit, *villa por villa Carmona en Andalusia*, ville pour ville Carmone en Andalousie. Strabon en fait une mention honorable, & il est étonnant que Pline le naturaliste, qui est un de ceux qui ont décrit avec le plus de soin la Bétique, ait oublié d'en parler, quoiqu'elle ne soit qu'à deux lieues du Guadalquivir. Mais Jules-César dans ses commentaires, livre 2, lui rend la justice de dire que c'étoit la ville la plus forte de cette province, & que Varron, capitaine du parti de Pompée, ayant envoyé trois de ses cohortes pour s'emparer du château de Carmone, les habitants de leur pur mouvement, les chassèrent de la ville & leur en fermerent les portes (*). Carmone ne résisteroit pas aujourd'hui à une compagnie de grenadiers, malgré les restes de son château, dont les pierres énormes & l'épaisseur des murailles annoncent encore

(*) *Isdem diebus Carmonenses, quæ est longè firmissima totius provincie civitas, deductis in arcem oppidi tribus cohortibus à Varrone præsidio, per se cohortes ejicit, portasque præclusit.* Jul. César de bello civili, lib. 2.

l'ancienne force ; il est presque entièrement détruit.

Le terroir de Carmone est très-fertile en bled ; on y a trouvé plusieurs médailles, une entr'autres dont un des revers représentoit un visage d'homme, & l'autre portoit le nom de C A R M O , accompagné de deux épis de bled.

En sortant de Carmone , on descend dans une vaste plaine , & après quatre lieues de marche , on ne trouve d'autre asyle que la misérable *Venta Nueva* ; elle est isolée & dépourvue de tout. Il pleuvoit à verse lorsque nous y sommes arrivés : plusieurs voitures sont venues à la file : il n'y avoit pas un œuf à partager entre trente personnes que nous étions. J'avois heureusement un jambon ; mais c'étoit un vendredi , & les muletiers se seroient fait scrupule d'en manger. J'ai sur le champ assemblé un conciliabule , composé d'un moine Franciscain , commissaire général des missions du Chili , mon compagnon de voyage , & de deux curés ou prêtres qui se trouvoient dans la foule , & il a été décidé que , lorsqu'il n'y avoit rien autre , on pouvoit manger du jambon un vendredi. J'ai fait part de cette grave décision à la troupe , le jambon a été découpé & distribué ainsi que notre pain , & l'on a bu & mangé comme on a pu , tandis qu'un aveugle , avec sa guitare , cherchoit à nous distraire de la faim.

A onze heures du soir la lune a paru sur l'horizon : nous sommes partis , & au point du jour , j'ai apperçu *Ecija* , jolie petite ville ,

nommée à bon droit le poële de l'Espagne, tant son climat est brûlant; elle est située sur le bord du *Genil* que l'on passe sur un magnifique pont de pierre. On connoissoit autrefois cette ville sous celui d'*Astigis* ou d'*Astyr*, & ensuite sous le nom d'*Augusta Firma*, lorsqu'elle devint colonie romaine. On y a trouvé diverses inscriptions qui attestent ce qu'elle étoit; son terroir est fertile en gras & bons pâturages, aussi y nourrit-on^s beaucoup de brebis, & les habitants de cette ville font un grand commerce de leurs laines.

A quelques lieues d'Ecija, on entre dans les peuplades qu'a formé M. Alavidé dans ces déserts de l'Andalousie, & tout voyageur en y passant doit bénir sa mémoire. Ces montagnes effrayantes, ce repaire de voleurs & de bandits que l'on ne traversoit qu'en tremblant, sont devenus, par les soins & le génie d'un seul homme, un pays charmant & bien cultivé. Diverses fermes ou maisons de laboureurs ornent des deux côtés la route; elles réunissent toutes les commodités que l'homme des champs peut désirer; un petit four, une grange pour le foin & le grain, une habitation simple pour le maître du petit domaine & sa famille, un parc pour ses bestiaux.

Après avoir joui de la vue d'une centaine de ces maisons dispersées dans la campagne, on arrive à un gros bourg qui leur sert de chef-lieu ou de capitale, nommé *La Carlote*: il est dans une agréable position, ses rues sont grandes & alignées, ses maisons sont uniformes & simples; celle du gouverneur de la

peuplade ne se fait distinguer que par un peu plus d'étendue ; elle est précédée d'une cour & d'un jardin fermé de barrières. La Carlote est ornée d'une place régulière, d'une halle & d'une jolie église ; on a planté aux environs plusieurs allées d'arbres, qui avec le temps procureront à ces intéressants colons d'agréables promenades. C'est à la Carlote qu'est le marché public de toute la peuplade ; c'est-là qu'ils viennent vendre leurs grains & leurs fruits. Tous les établissements dans leur principe sont pénibles, il est difficile de faire le bonheur de tout le monde ; mais aujourd'hui ces colons Andaloux m'ont paru satisfaits. Ils s'attachent à la terre qu'ils ont cultivée & qui commence à les nourrir. En me promenant le soir dans les rues de la Carlote, j'ai entendu des chants, des danses & le son de plusieurs instruments. L'homme ne cherche point à s'amuser lorsqu'il est triste ; l'auberge de la Carlote ne ressemble point à toutes celles que l'on a déjà rencontrées ; on y est assez proprement servi & bien logé pour la valeur de cinquante sous de France.

La route se continue à travers les montagnes, & après une marche de cinq heures, on arrive à *Cordoue*, cette ville si fameuse autrefois, le centre de la galanterie maure, le séjour des arts & des sciences. Ses murs sont baignés par le Guadalquivir ; elle est dominée par une chaîne de montagnes, toujours couvertes de verdure, qui font une partie de la Sierra-Morena.

Cette ville est fort ancienne, elle fut illustre

du temps des Romains , & connue sous le nom de *Corduba* & de *Colonia Patricia* ; on employoit même souvent pour la désigner le seul nom de *Patricia* , comme on le voit sur plusieurs médailles & dans une inscription que l'on lit sur un marbre antique dont on a fait un bénitier dans l'église de sainte Marine.

D. M. S.

M. LVCRETIVS. VERNA. PATRI
CIENSIS. ANN. LV.

PIVS. IN SVOS. H. E. S. SIT T. T.

LEVIS.

Cette ville ne conserve de son ancienne grandeur qu'une très - vaste enceinte , remplie de maisons à demi-ruinées ; & la fameuse mosquée que bâtit Abderame dans le VIII^e. siècle. Ce monument est vraiment digne de curiosité , il fut converti après la conquête de Cordoue sur les Maures en église cathédrale , & il n'en existe aujourd'hui , dit-on , qu'une moitié ; mais telle qu'elle est , rien n'égaleroit sa magnificence , si sa hauteur répondoit à son étendue , & je suis surpris qu'on ait cherché encore à la diminuer en relevant le terrain pour le paver de briques & couvrir ainsi la base des colonnes.

Cette église est longue de six cents pieds ; & large de deux cents cinquante ; on y compte vingt-neuf nefs dans sa longueur , & dix-neuf dans sa largeur ; on y entre par dix-sept portes

toutes couvertes d'arabesques & d'autres ornemens de sculpture en bronze : la voûte est soutenue par plus de trois cents soixante colonnes d'albâtre, de jaspe & de marbre noir, d'un pied & demi de diametre, & de trente pieds d'élevation. Une de ces colonnes a la propriété, lorsqu'on la frotte quelques moments avec du fer, de répandre une odeur fétide ; elle est d'une pierre spongieuse dont on ignore le nom. On voit dans cette vaste enceinte, conservée dans toute sa simplicité & vétusté, la petite chapelle où l'on prétend que l'Alcoran étoit déposé ; elle est remplie d'inscriptions arabes, & les Corduviens imaginent & vous disent que les Maures ont grand soin de payer tous les ans un tribut à l'Espagne, pour qu'on ne mette aucune image chrétienne dans ce sanctuaire musulman.

La place qu'occupe le maître-autel, & le dôme superbe qu'on a élevé au centre de l'ancienne mosquée, pourroient seuls former une très-belle église, par la grandeur & la magnificence de l'emplacement. L'autel est décoré de huit colonnes corinthiennes de jaspe sanguin ; son couronnement & les autres ouvrages de sculpture dont il est orné, sont de la même matiere. Le tabernacle est un chef-d'œuvre de l'art : c'est une espece de temple surmonté d'un dôme & entouré de belles figures de bronze doré, hautes de quinze pouces, représentant les apôtres. Les colonnes qui le soutiennent sont de jaspe veiné & nuancé de mille couleurs. Cette chapelle principale qui renferme le maître-autel & le chœur, fut construite en 1560,

par un des fils de l'empereur Maximilien, qui étoit alors évêque de Cordoue; la sculpture du chœur est une des plus admirables & des plus parfaites que l'on puisse voir en ce genre. L'artiste, qui se nommoit *Don Pedro Duque Cornejo*, mit dix ans à la faire; elle fut achevée en 1757, & le chapitre lui donna environ cent mille écus. Agé de 80 ans, il survécut peu de jours à son ouvrage, & il fut enterré auprès du chœur; sa tombe est couverte d'une épitaphe, dans laquelle on fait une mention honorable de ses talents.

Le sacristin de l'église de Cordoue ne manque pas de vous faire admirer un crucifix qu'un esclave chrétien, lié par des chaînes à une des colonnes de la mosquée, traça sur la même colonne avec l'ongle de son pouce qu'il devoit avoir très-dur; mais rien n'est impossible à Dieu, comme nous l'a fait observer notre guide. Ce miracle est répété deux fois dans la même église, si tant est qu'on enchaînât les esclaves chrétiens dans les mosquées. Cette cathédrale reçoit le jour par nombre de petits dômes, au haut de l'un desquels on voit la dent d'un des éléphants qui furent employés à porter les matériaux dont la mosquée fut construite.

Tandis que je parcourois cette église, j'ai vu creuser une fosse d'un pied & demi de profondeur. Je me suis avancé, curieux de savoir à quoi elle étoit destinée; mais bientôt j'ai entendu des prêtres chanter, j'ai vu quelques lumières & une longue boîte couverte d'un drap noir; on a ouvert cette espece de biere,

& j'y ai vu un cadavre couvert de haillons ; ayant les pieds dans des fouliers percés , on l'a pris & mis dans cette fosse. J'étois étonné qu'on enterrât cet homme dans l'église dans un attirail si misérable , & plus encore qu'on le mit à fleur de terre dans un pays aussi chaud que Cordoue. Quant à sa misere , on m'a répondu qu'il étoit mort à l'hôpital ; mais qu'étant de la confrairie des ames , il avoit le droit d'être enterré dans l'église , & quant au peu de profondeur de la fosse , on m'a dit que c'étoit l'usage : quel usage !

L'ancien palais des rois Maures a été converti en haras ; on y a construit des écuries superbes , voûtées , propres , bien éclairées & longues de plus de deux cents pas , où l'on entretient d'ordinaire cent chevaux Andaloux. Leur généalogie y est conservée avec beaucoup de soin ; ils ont tous leur nom & leur âge écrits à la place qu'ils occupent , & comme ils sont un peu bouillants , ils ont presque tous les pieds de derriere attachés à des anneaux de fer ; malgré ces entraves , ils montrent toute leur vivacité. On voit tout auprès des écuries un manege très-vaste , pour y dresser & domter les chevaux que l'on conduit au haras. Les juments sont nourries à dix lieues environ de Cordoue : les chevaux leur sont amenés dans la saison , & le poulain prend toujours le nom de sa mere. Parmi les chevaux Andaloux , les plus estimés sont ceux du royaume de Jaen , & sur-tout des environs de Baeza ; on les voit par centaines paître & bondir dans la campagne. Les chevaux Andaloux
sont

font naturellement chastes ; on peut les mettre auprès des juments sans rien craindre , & traverser le royaume sur un cheval entier avec beaucoup de sécurité ; mais dès qu'ils ont failli la jument , ils font très-difficiles à domter.

La grande place de Cordoue est magnifique par son étendue , la hauteur & la régularité des maisons qui l'environnent ; c'est-là que se font les courses de taureaux les jours de cérémonie ; mais pour le plaisir de la noblesse & du peuple , il s'en fait tous les dimanches dans une salle construite en bois vers une des portes de la ville. J'arrivai à Cordoue le dimanche de grand matin : après la messe , cinq heures de sommeil & le dîner , je fus à la course de taureaux. Mais quelle course ! & quelles gens ! & quels taureaux ! & quel piqueur ! car il n'y en avoit qu'un âgé de cinquante ans , monté sur une haridelle qui avoit , peu s'en faut , l'âge de son maître. Je me suis assis en tremblant sur les gradins mal-assurés de la salle : à l'instant j'ai vu paroître un jeune taureau qui fuyoit devant le piqueur , dont il étoit fui à son tour ; cependant on applaudissoit , & tous les spectateurs m'ont paru très-contents de la fête , qui a été suivie d'une promenade sur le rempart. Tels sont les jeux qui ont succédé aux brillants tournois , aux joutes , aux combats qui illustrerent la cour d'Abderame. Les trois cents mille habitants qui peuploient autrefois les murs de Cordoue , sont réduits à quinze mille.

Tous ceux qui ont écrit sur Cordoue , l'ont appelée la mere des hommes de génie ; dans

les premiers siècles de la fondation de cette ville ; il y eut une université où l'on cultiva toutes les sciences ; on y conservoit , comme le dit Strabon , les livres anciens des Turdetains , leurs poésies & leurs loix écrites aussi en vers.

Sous les Romains , cette université ne fut pas moins célèbre dans la philosophie , l'art oratoire & la morale ; il y avoit même une chaire pour l'étude du grec. Ce fut-là qu'étudièrent le vieux *Senèque* , qui composa le livre *de la maniere de persuader* ; *Lucius An. Senèque* , précepteur de Néron ; *Gallion* , fameux orateur , frere de la mere de ce philosophe ; *Acilius Lucanus* , célèbre par son éloquence , aïeul maternel du poëte *Lucain* ; *Portius Ladro* , que l'art oratoire rendit aussi recommandable dans Rome que dans Cordoue , & dont il ne nous reste qu'une seule harangue ; *Manelus* , maître du vieux *Senèque* ; *Lucain* , si connu par sa *Pharsale* ; *Senèque* , surnommé le tragique , pour le distinguer du philosophe ; & *Senèque* l'historien , qui écrivit cet abrégé de l'*Histoire Romaine* , connu sous le nom de *Florus*. *Cicéron* dans son plaidoyer pour le poëte *Archia* , fait mention de plusieurs fameux poëtes de Cordoue qui se rendirent à Rome , & entr'autres de *Sextilius Henna* , dont il ne reste qu'une seule élégie où il déplore la mort de l'orateur Romain.

Les Maures conserverent à l'université de Cordoue la réputation qu'elle avoit acquise ; *Avempace* & *Algazel* , philosophes dont *St. Thomas* fait mention , y professerent la morale. *Alialbohacen* & *Aliaben-Ragel* , profonds érudits

parmi les Arabes, sortirent de cette université. *Abenzual*, surnommé le Sage, grand astrologue, philosophe & médecin, y prit des leçons; & c'est dans son sein que se formerent les trente philosophes & médecins qui composèrent & mirent en ordre les œuvres connues sous le nom d'*Avicenne*, comme le dit Garibai, & qu'on a cru être de ce prince, parce qu'elles lui furent dédiées. Cordoue compte aussi parmi les savants Maures auxquels elle a donné naissance, *Albermarcar*, *Abramo* & *Mesalco*, médecins, astrologues & philosophes; *Rashez Almanzor*, connu par une foule d'ouvrages curieux sur la médecine, & par l'histoire qu'il fit de la conquête de l'Espagne; *Averroès*, nommé le commentateur par excellence, & *Aben-Regid*, qui écrivit l'ouvrage intitulé *du partage & de la conquête de l'Espagne*.

A deux lieues de Cordoue, le chemin devient moins agréable; on traverse une plaine sablonneuse & stérile; la vue est cependant encore récréée par l'aspect du Guadalquivir, de temps en temps couronné d'arbres & de verdure, & l'on est étonné qu'on n'ait pas cherché à le rendre navigable dans toute cette partie de l'Andalousie.

On trouve, à cinq lieues de Cordoue, *el Carpio*, petit bourg assez peuplé, & à trois lieues delà la *Aldea del Rio*, autre village considérable, & plus loin la ville d'*Andujar*; elle a été bâtie sur les ruines d'une ville aussi illustre que puissante, nommée autrefois *Illiturgis* & *Forum Julium*. L'*Andujar* d'aujourd'hui est située sur un coteau dont le Guadalquivir

baigne le pied ; ses rues sont étroites & mal pavées , ses maisons basses & petites : il y a cependant beaucoup de gentilshommes à Andujar , & quelques maisons religieuses ; on y voit les restes d'un vieux château bâti par les Maures , & des murailles qui servoient à la fortifier.

A quatre lieues d'Andujar , est un gros bourg nommé *Balyen* , entouré de fortifications ruinées ; elles semblent désigner que ce village fut autrefois dans un état plus florissant , il est cependant encore très-peuplé , & sa campagne est aussi riante que fertile ; mais puisque je quitte l'Andalousie , il est bon de dire un mot de cette vaste province , qui seule feroit un riche & puissant royaume , si elle étoit peuplée en proportion de sa grandeur , & cultivée en raison de la bonté de son terrain.



DE L'ANDALOUSIE.

ELLE se divise en haute & basse: Grenade est la capitale de la première; Séville l'est de la dernière. Son nom lui a été donné par les Vandales qui l'habiterent après l'avoir conquise. Les Romains l'appelloient *Bétique*, à cause du *Bétis*, aujourd'hui le Guadalquivir dont elle est arrosée. Ses bornes sont l'Estramadure & la Manche au nord; la Murcie au levant; l'Océan & le Détroit au midi, & le petit royaume des Algarves au couchant; elle a près de cent lieues de longueur, sans y comprendre le royaume de Grenade, sa largeur est d'environ soixante; elle a cinquante lieues de côte sur l'Océan, douze sur le Détroit, & huit à dix sur la Méditerranée.

Ses principales rivières sont, le *Guadalquivir*, le *Genil*, l'*Odier*, autrefois nommé *Luxia*, qui arrose la partie la plus occidentale de cette province, allant du Nord au sud, pour se perdre dans l'Océan, & *Azeche* ou le *Rio Tinto*, anciennement appelé *Urius*, dont le cours est parallèle à celui de l'*Odier*.

L'Andalousie est la Province la plus grande de l'Espagne, la plus fertile, la plus riche en grains, en mines, en bestiaux: elle produit une excellente race de chevaux; elle renferme une foule de villes fameuses par leurs monuments, leur antiquité, leur population: les principales sont *Séville*, *Cadix*, *Cordoue*, *Jaen*, *Ecija*; elle est couverte d'une multitude de

bourgs & de villages ; mais cette superbe province a des parties immenses qui sont en friche. C'est une de celles qui ont le plus souffert des édits fulminants contre les Maures , de sorte qu'elle manque de bras pour la culture ; d'ailleurs la quantité de ports qu'elle renferme est encore un obstacle à la population , par la grande facilité qu'ils donnent aux émigrations , à des projets de commerce & de fortune , qui sont presque toujours calculés aux dépens de l'agriculture.



DE LA SIERRA-MORENA.

EN quittant l'Andalousie , on entre dans la *Sierra-Morena* , longue chaîne de montagnes ainsi nommée , parce qu'étant couverte de romarins , de houx & d'autres arbrustes toujours verts , elle paroît noire , lorsqu'on la voit de loin. Les Latins l'appelloient *Mariani Montes* ; elle commence à l'extrémité de la nouvelle Castille , & s'étend à douze lieues environ dans l'Estramadure & la Manche.

Ces montagnes absolument incultes servoient depuis plusieurs siècles de repaire aux voleurs & aux loups ; on n'y trouvoit que des hôtelleries isolées , & dans des routes si dangereuses , que l'hôte , pour sa propre sûreté , se voyoit souvent obligé de devenir le chef des diverses bandes qui détrouffoient les passants. Quelques patriotes avoient en vain proposé des défrichements ; ils avoient tous été rebutés par les difficultés de toute espèce qu'on leur opposoit. *Olavidé* , après avoir peuplé les déserts de l'Andalousie , étendit plus loin ses idées ; moins timide que ses prédécesseurs , ou venu dans des circonstances plus favorables , il couvrit la *Sierra-Morena* de colons & de laboureurs. On ne manqua pas , selon l'usage , de mettre beaucoup d'entraves à son entreprise ; les principales objections qu'on lui fit , étoient que cette terre , naturellement privée d'eau , se trouvoit peu propre à la culture : le fait & l'expérience répondirent pour *Olavidé* ; car il

coule en tous sens dans ces montagnes des ruisseaux clairs & limpides ; & par-tout où les colons ont voulu creuser , ils ont trouvé des sources à quelques pieds de profondeur , de sorte qu'il y a peu d'habitations qui n'aient son puits ou sa *noria* pour arroser.

On auroit pu dire d'avance à ces gens, que toute nouveauté , que toute tendance vers la réforme & le bien épouvantent ou mécontentent ; que ce vaste terrain n'avoit pas toujours été inculte & inhabité ; ce qui est prouvé par les antiquités , les monnoies & les médailles qu'on y découvre tous les jours ; & que son entière depopulation ne paroît pas remonter au delà de l'expulsion des Maures.

Il falloit beaucoup de bras pour lui rendre son ancienne fécondité : un Bavarois nommé Turrigel , offrit au gouvernement Espagnol de lui fournir six mille colons. Il obtint , en conséquence de ses offres , une cédule royale qui assuroit de grands avantages à tous les étrangers qui voudroient former un établissement dans la Sierra-Morena. Le gouvernement prit toutes les précautions naturelles & possibles , pour que les hommes amenés par Turrigel , fussent bien accueillis , logés & nourris. Dans sa cédule , du 25 juin de l'année 1767 , le roi entre en faveur de ces colons dans les plus petits détails , j'en ferai même connoître quelques-uns , pour faire voir quelles étoient à cet égard les dispositions & l'humanité du gouvernement , & je ne crains pas de dire que les mécontentemens de plusieurs de ces malheureux émigrants n'ont été causés que par les